

Les cahiers de Landéda



La fontaine de Saint-Antoine à L'Aber-Wrac'h (en Landéda) F.C.

**AMICALE CULTURELLE
DE LANDÉDA**

juin 1985
n° 6
15 FRANCS

LE MOT DU PRÉSIDENT

....

Et voici notre deuxième "Cahier" pour 1985. Puisse-t-il vous satisfaire comme ses prédécesseurs. Agréable constatation ! Nous avons reçu plusieurs réponses à notre rubrique "Le coin des fouineurs". Ne craignez pas à votre tour de poser vos questions. Nous nous efforcerons d'effectuer toutes les recherches susceptibles de vous éclairer.

Notre Amicale a, croyons nous, le vent en poupe. Notre dernière sortie à Tréquier puis à Bréhat et enfin Ploubazlanec-Paimpol, devant l'émouvant mur des marins pêcheurs disparus en Mer d'Islande, a réuni plus de cinquante excursionnistes.

Le "Club de Scrabble" reçoit toujours de nombreux adeptes. Pourquoi des fervents du jeu d'échecs ne suivraient-ils pas cet exemple?

Un nouveau crédit nous permet d'acquérir de nouveaux ouvrages, tant pour adultes que pour enfants au profit de lecteurs au nombre sans cesse croissant fidèles de la Bibliothèque Municipale.

Tout ceci nous conforte dans l'objectif que nous nous sommes fixé : faire plaisir au plus grand nombre.

Georges Menut

- "LES CAHIERS DE LANDEDA" -

Bulletin trimestriel de l'"Amicale Culturelle de Landéda"

Siège social : Mairie de LANDEDA (Téléphone : 04.93.06)

Conseil d'Administration :

- Président d'honneur : Monsieur René Georgelin

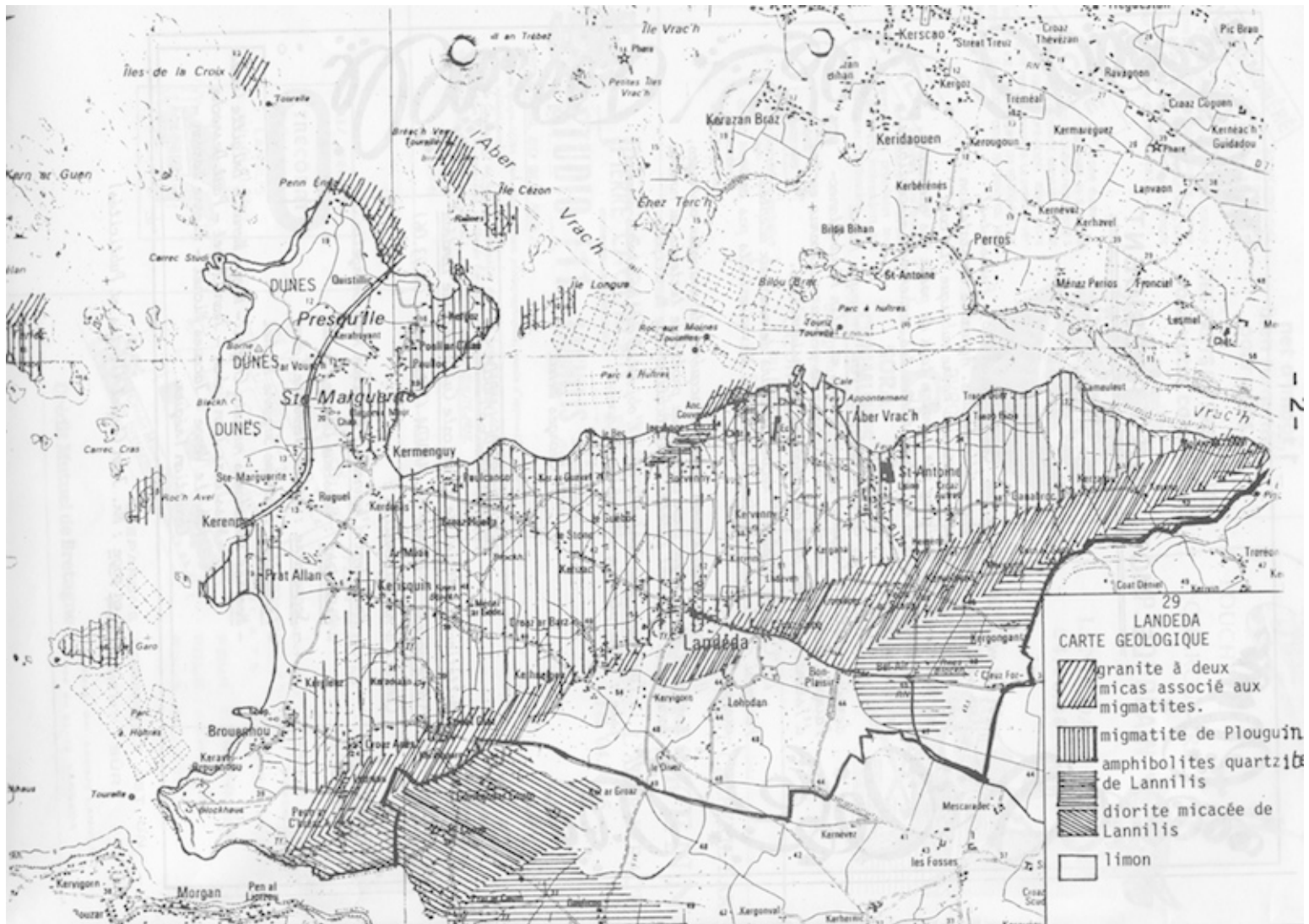
- Président : Monsieur Georges Menut

- Secrétaire : Madame Jeannine Cabon

- Trésorière : Madame Suzanne Michel

- Membres : Mesdames Augusta Chapel - Marie Menut - Brigitte Omnès
Messieurs Jean Cabon - Jean Chapel - Paul Desroche -
René Le Verge - Jacques Michel - Pierre Morvan -
Christian Tréguer

- Mise en page : Mr. Jean Chapel (Textes et Publicités)



landéda

- 3 -

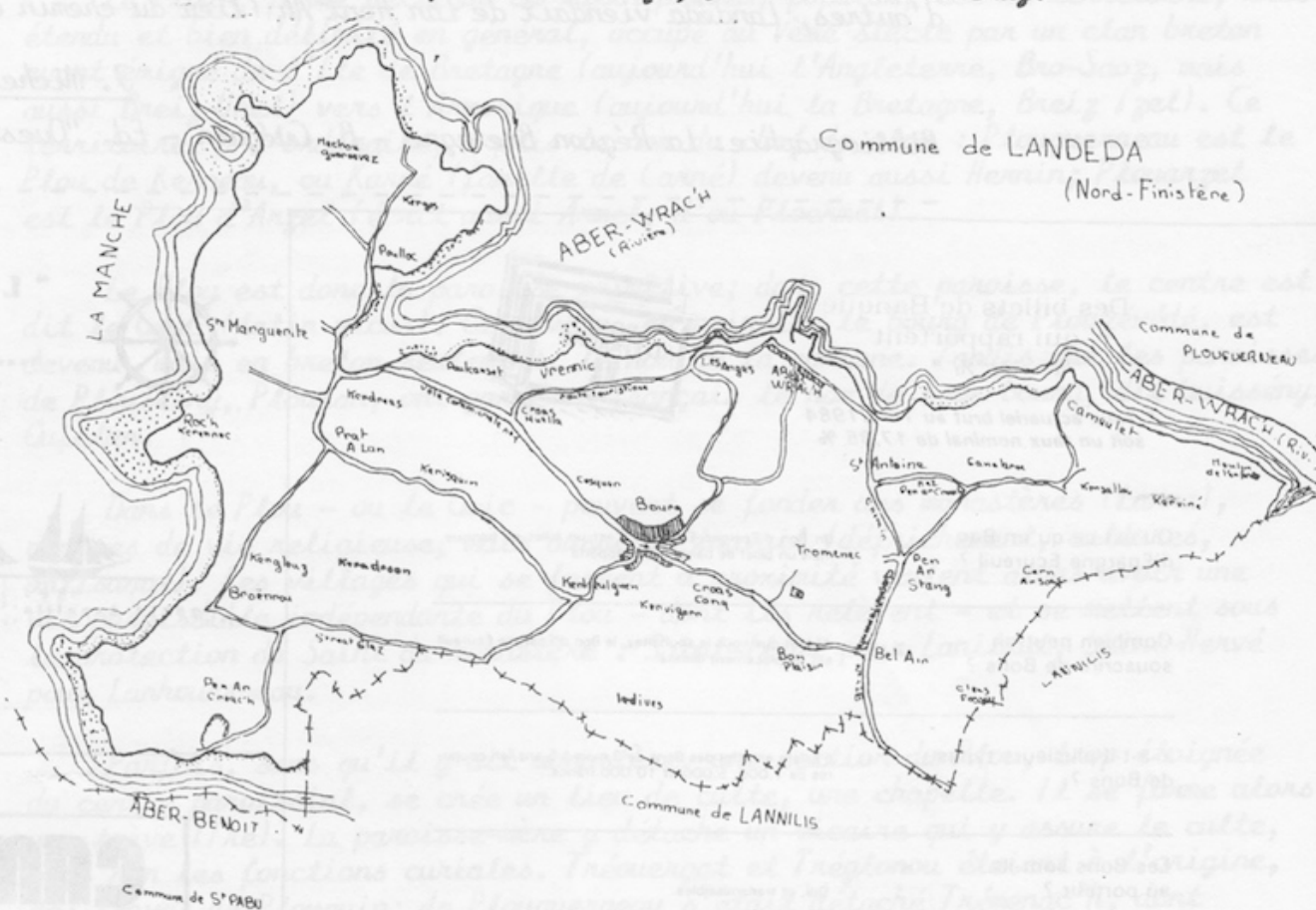
Présentation :

Située dans le Finistère Nord, baignée à l'ouest par la Manche, Landéda occupe une presqu'île limitée au nord par l'Aber-Wrac'h, au sud par l'Aber-Benoît et à l'est par la commune de Lannilis.

La remontée du niveau de la mer à l'ère quaternaire a séparé du continent de nombreuses îles dont Guennoc, Tariec, Caro. (Voir: "Cahiers de Landéda" N° 3 Tentative d'explication).

Bordée par 15 kilomètres de côtes dont 5,5 de plages de sable, Landéda s'étend sur 1100 hectares dont 56 de dunes.

L'altitude est peu importante. La partie la plus élevée, au-dessus de la courbe des 52,50 mètres comprend essentiellement l'agglomération où l'on relève les cotes de 53,17 mètres place du bourg, 54 mètres à Kerverdy.



Pourquoi Landéda ?

La toponymie (étude des noms de lieux) nous renseigne sur les installations bretonnes consécutives à l'arrivée en Armorique des populations d'outre-Manche chassées de chez elles vers le Vème siècle.

C'est surtout en Basse Bretagne, à l'ouest de la péninsule que se trouvent les noms en Plou, Lan, Tré, signes d'une implantation dense. Ainsi, dans le seul département du Finistère, Lan se retrouve 580 fois (200 fois dans les Côtes-du-Nord, 150 fois dans le Morbihan, plus rarement ailleurs).

Si Lan désigne la lande, le landier, il désigne le plus souvent, comme Llann en galois une fondation religieuse, un simple lieu-dit qui a pu dépendre d'un monastère, une église ou simplement un lieu consacré, dédié à un personnage vénéré arrivé souvent, selon la légende, dans une auge de pierre !

Landéda signifierait donc un lieu consacré, mais à quel saint personnage ? Ce n'est qu'au XIII^{ème} siècle que le nom apparaît. Jusque-là, notre commune faisait partie d'un Plou (paroisse): Plouediner, fondée vers le V^{ème} ou VI^{ème} siècle et portant le nom d'un saint, en l'occurrence Diner (Thénéan) qui devint évêque du Léon en 616 et releva les ruines laissées par les invasions danoises.

Que se passa-t-il? A la suite de quelles divergences la paroisse de Plouediner éclata-t-elle? Le Plou était-il trop étendu? Les impératifs féodaux furent-ils prépondérants? L'Eglise dut-elle tenir compte de certaines volontés seigneuriales? C'est alors qu'apparurent Landéda et Lannilis.

Mais pourquoi Landéda? Alors que l'Histoire a retenu certains noms et qu'il est facile de retrouver Saint Evarzec dans Saint-Evarzec, Maeloc dans Lanvellec, force est de constater que d'autres noms sont inconnus des hagiographes et Landéda désigne peut-être le lieu dédié à un certain Teda. Pour d'autres, Landéda viendrait de Lan Hent Ah (lieu du chemin du pays d'Ah).

J. Michel

Bibliographie: La Région Bretagne - B. Guéguen - Ed. "Ouest-France".

Des billets de Banque
qui rapportent
12 % *

* Taux actuariel brut au 15/8/1984
soit un taux nominal de 17,85 %



Qu'est-ce qu'un Bon
d'Épargne Ecureuil ?

Un Bon d'Épargne Ecureuil, c'est un billet de banque,
mais un billet de banque qui rapporte.

Combien peut-on
souscrire de Bons ?

Autant que vous le souhaitez, le Bon d'Épargne Ecureuil
est un placement illimité.

Y-a-t-il plusieurs types
de Bons ?

Il existe en effet des Bons de 3 mois à 5 ans, en coupures
de 1.000, 5.000 et 10.000 francs.

Les Bons sont-ils
au porteur ?

Oui, et transmissibles.

A quel régime fiscal
est soumis
le placement ?

Au moment du remboursement, vous choisissez des
intérêts bruts ou nets d'impôts.

Quelles sont les formalités
de souscription ou
de remboursement des
Bons d'Épargne Ecureuil ?

Il n'y en a aucune. En échange de votre argent, vous
recevez des Bons. En échange de vos Bons, vous récupérez
votre argent, augmenté des intérêts acquis. C'est tout.

Faites un bon placement,
maintenant.

LE BILLET QUI RAPPORTE.
Bon de l'Ecureuil

Un billet qui rapporte de plus en plus
Un billet "assurance tout risque"
Un billet qui vous laisse les mains libres



"L'ESCALE"

à L'ABER WRAC'H

Monsieur & Madame KERSEBET



29214 Lannilis • Tél. (98) 04 90 11

CAMPING ***
des **ABERS**

29214 LANDEDA • Tél. (98) 04.93.35
(FINISTERE)

BAR
TABAC
JOURNAUX



TEL. 04.90.10

les noms de lieux à Landéda

.....

Des touristes curieux - il y en a parfois - mais non informés de la langue bretonne, vous demanderont peut-être cet été, le sens de tel nom, de lieu ou de personne, de chez nous. Que leur répondrez-vous ?

Voici d'abord la question classique : pourquoi les noms de communes - mises à part celles qui portent un nom de saint (Saint-Pabu) - commencent-elles généralement par Plou-, Gui-, Lan-, Tré-, Loc-, Ker- ?

Le Plou-, forme celtique du latin plebem, populum, est le territoire, très étendu et bien délimité en général, occupé au Vème siècle par un clan breton ayant émigré de l'île de Bretagne (aujourd'hui l'Angleterre, Bro-Saoz, mais aussi Breiz-Uhel) vers l'Armorique (aujourd'hui la Bretagne, Breiz Izel). Ce territoire, à l'ordinaire, a pris le nom du chef de clan : Plouguerneau est le Plou de Kerneau, ou Karné (famille de Carné) devenu aussi Hérin; Plouarzel est le Plou d'Arzel (écrit aussi Armel, d'où Ploermel).

Le Plou est donc la paroisse primitive; dans cette paroisse, le centre est dit le *Gvic* (latin vicus). Guitevede, en principe le bourg de Plouzévédé, est devenu, mais en breton seulement, le nom de la commune. Tandis que les paroisses de Plouseven, Ploulan, ont gardé en français le nom de leur bourg, dit Guissény, Guiclan.

Dans le Plou - ou le *Gvic* - peuvent se fonder des monastères (Lanna), centres de vie religieuse, mais aussi de travail (défrichement, cultures, artisanat). Les villages qui se forment à proximité veulent alors avoir une vie paroissiale indépendante du Plou - dont ils relèvent - et se mettent sous la protection du Saint du monastère : Saint-Ildut pour Lanildut, Saint-Hervé pour Lanhouarneau.

Parfois, sans qu'il y ait monastère, une section du Plou, trop éloignée du centre paroissial, se crée un lieu de culte, une chapelle. Il se forme alors une trêve (Tré). La paroisse-mère y détache un vicaire qui y assure le culte, mais non les fonctions curiales. Tréouergat et Tréglonou étaient à l'origine, des trêves de Plouguin; de Plouguerneau s'était détaché Trémenac'h, dont l'église, envahie par les sables au XVIIème siècle, vient d'être dégagée (Coz-Iliz au Correjou).

Les Loc, eux, se sont constitués auprès d'un ermitage : Saint-Ronan, ermite, a donné naissance à Locronan, et plus près de nous, à Lokournan, traduit en français en Saint-Renan.

Les Ker-, enfin, ont à l'origine le sens de ville fortifiée (Kernilis avec le château de Carman : Kerlouan); mais le terme désigne beaucoup plus un village, une simple ferme. Nous y reviendrons dans un prochain article.

Au XIème siècle, au premier dénombrement connu des paroisses de l'évêché de Léon, nos anciens connaissaient: à l'ouest Ploudalmézeau (avec Lampaul et Saint-Pabu), au sud, Plouvien (avec Bourg-Blanc et Loc-Brévalaire), à l'est Plouguerneau, et plus loin, Guissény (avec Saint-Frégant). Entre la mer et les deux Abers, se tenait la prévôté de Ploudiner, le Plou de Diner, dit aussi Tiridor, qui venait de se scinder en deux paroisses: Lannilis (le Lan de l'Eglise, ou le Lan d'Illy, fondateur d'un centre religieux près de Lesneven; Lannilis se prononce souvent Lanilly) et Landéda. Un Saint Eda a-t-il existé ?

L'historien des paroisses du Léon pense plutôt à Saint Aridan, disciple de l'Irlandais Saint David, mais n'écarte pas non plus la forme Déda, signalée comme diminutif de Catherine: pourvu que celle-ci ne soit pas la Katell Collet de nos calvaires et des "Taolennou" des missions d'autrefois ... De Landéda se détachera plus tard une trêve (une fillette, disait-on aussi) Broënnou; notre historien considère que ce nom est le pluriel de Broën, qui signifie "jonc", mais il admet, avec la Commission Diocésaine, que ce nom peut être une contraction de Broguesnou, le pays de Saint-Gouesnou.

Saint-Gouesnou est assez connu chez nous pour que l'on reprenne ici son histoire, écrite au XI^{ème} siècle par le chapelain de l'évêque de Léon. Un noble breton, Tudogilus ou Tudon, s'en vint de "Bretagne majeure, aujourd'hui pays des Saxons", avec ses enfants et ses gens, et édifia un oratoire à l'extrémité de "Ploudiner, paroisse entourée par les fleuves Bazlananda et Doëna".

Bazlananda est, naturellement, l'Aber-Benoît, qui, au-delà du Moulin du Châtel, va rejoindre la chapelle de Saint Jean Balanant, en Plouvien, autrefois prieuré des Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem. Doëna est donc l'Aber-Wrac'h. Ce nom signifie-t-il "la Profonde" (Doun en breton) ou "la Merveilleuse", la divine, comme toutes les Divonne, les Dheune de la Coule ? L'oratoire de Tudon se tenait, dit-on, à l'emplacement actuel de la chapelle de Sainte Marguerite; dans ce cas, il succédait à un ancien temple, si l'on pense aux nombreuses pierres sacrées disséminées dans le secteur de Cléguer-Meur. Notons aussi que Tudon est arrivé après Diner, fondateur de Plou; il ne séjourna pas d'ailleurs longtemps dans la presque île et décida de remonter l'Aber-Benoît avec les siens. Il installa, pour lui-même, un premier oratoire au pied du manoir actuel de Kerdrell; de Loc-Tudon, on fit Lothunou, qui devint, en 1415, un prieuré de l'abbaye de Saint Mathieu. Son fils aîné, Majan, s'installa sur l'autre rive, à Loc Majan, en Plouguin, au confluent de l'Aber et du Trémobian où l'on voit encore sa chapelle; une trêve de Plourin lui est aussi dédiée, Trémazan, où s'édifia une forteresse aux ruines impressionnantes, au-delà de Kersaint vers la corniche de Landurvez. Sa fille, l'udona, devait remonter par le bras du Moulin du Châtel jusqu'à Plabennec; quant à Gouesnou, il dressa son "penity" près de la chapelle actuelle de Brouënnou, dans l'enclos paroissial: j'en ai vu les ruines dans mon enfance. Pourquoi voulut-il s'évader ? Se heurta-t-il à la population locale ? Dut-il fuir devant les Normands ? Ou plus simplement, voulait-il trouver une source aux eaux plus pures ? Lui aussi remonta l'Aber, mais par le ruisseau de Tariéc que nous suivons à Bourg-Blanc et au-delà sur la route de Brest: il finit par trouver sa fontaine sur le versant de la rade et aussitôt y établit son monastère, Langouesnou, jusqu'à ce qu'il fût porté, en raison de ses vertus, sur le siège épiscopal de Pol-Aurélien de Léon. Parmi ses lointains disciples, quelques siècles plus tard, on nomme un moine, Jean de Langouesnou, auteur d'une hymne célèbre "Languentibus in Purgatorio" que Saïg ar C'hloc'her chantait autrefois aux grands enterrements ...

Les pardons de Gouesnou et de Brouënnou, aujourd'hui encore, ont lieu le jour de l'Ascension; mais chez nous, les porteurs de l'"image" du Saint ne revêtaient pas, comme à Gouesnou, le surplis. Doit-on ajouter que les Brestoïses prétendent qu'il pleut toujours ce jour-là, et, très irrévérencieusement, sortent le dicton: "Saint Gouesnou, saint pissou" ?

Saint Gouesnou n'a jamais été le patron de Brouënnou. En 1780, le recteur plaçait sa paroisse sous la protection de Saint Eveldog, et précisait que l'église primitive était située à Pen-ar-Créac'h, dominant l'Aber vers le passage de Saint-Pabu. Eveldog était aussi connu sous le nom de Tarvaog, frère sans doute d'un certain Tarvaïg qui avait son oratoire un peu plus haut, vers le Coum; comme disaient nos anciens :

"E kichen Tarvaïg eman Tarvaog".

Puisque nous en sommes aux bons petits saints de chez nous, n'oublions pas notre Saint Tariec, qui siégeait à Sainte Marguerite, très modeste dans sa robe de bure, sans mitre ni crosse, sur un piédestal garni de galets. Sa spécialité - tous nos saints ont la leur - était de protéger le rivage contre les incursions de la mer: à ce titre, il mériterait de devenir le grand patron du Service Maritime des Ponts et Chaussées. Il disparut, il y a quelques années, au grand désespoir d'Henri Quéffelec, l'auteur du livre "Je te salue, vieil Océan"; mais ses lamentations eurent leur effet; Saint Tariec nous est revenu, et comme il se doit, a pris sa retraite au presbytère ...

Le premier ermitage du Saint, c'est l'île qui porte son nom. Les anciens disaient qu'il y eut là une église autrefois: des pans de mur demeurent en effet ... Nous verrons cela en étudiant Guegnoc. Mais on ne vit pas dans une île sans eau: Tariec, comme Tudon et ses fils, remonta l'Aber-Benoît jusqu'au village où cesse la marée, et à l'emplacement de son oratoire, en 1518, Jean de Rohan fonda une chapelle qui devait contenir, plus tard, une tombe aux très curieuses sculptures, celle d'un docteur en théologie, Olivier Richard: elle se voit aujourd'hui dans l'église de Plouvien.

L'ABER ~ WRAC'H

Est-il un nom plus malmené que celui-là ? Dans les textes anciens, j'ai trouvé : Abrah, Abbrevrak, Abreuvrac'h, Beuvrach ... et autres: les cartographes n'en sont pas à une bévue près. Il y a lieu de penser que le nom s'est d'abord prononcé Abever-Ac'h, s'est contracté en breton en Aber-Ac'h, forme gardée encore chez nous, et s'est écrit en français Aber-Wrac'h ... soit, selon les romantiques celtomanes, la rivière de la Sorcière ...

Abever, aber est une racine celtique que l'on retrouve en écossais (Aberdeen), en gallois (Aberyswyth), et en français par le gaulois (Havre). C'est le nom donné, dans le Bas-Léon, (et aussi dans la presqu'île de Crozon), aux rias, terme emprunté par les géographes à la langue espagnole pour désigner une vallée fluviale envahie par la mer, à la suite, soit d'un affaissement du littoral, soit d'une élévation du niveau des eaux. L'aber, à l'inverse du fleuve, part de la mer, remonte dans les terres avec le flot et se termine là où s'arrête la marée; au-delà, le ruisseau d'eau douce porte un nom différent: j'ai déjà cité le Balanant, le Trémobian pour l'Aber-Benoît; le Diouris, le Traon pour l'Aber-Wrac'h.

Ac'h est le nom d'une vieille peuplade, appelée en latin Ac'hmenses, Agnenses, ou en vieux français Agnotes, que certains confondent avec les Oximiens, le "peuple de l'extrême ouest" des Grecs - (voir Uxisama, Uuessant, qui signifie "la haute (île) de l'ouest" en phénicien) - dont le territoire correspondait grosso modo, à la venue de César, au Finistère actuel. Des historiens de métier émettent l'hypothèse que ces Ac'hmenses pourraient être rapprochés des Achéens de la Grèce ancienne: cela m'amuse de penser que douze cents ans avant Jésus Christ, des gars de chez nous sont allés avec Agammemnon et Ulysse faire la Guerre de Troie, comme d'autres, qui vivent encore, ont fait les Dardanelles en 1915.

Le nom d'Ac'h figure dans le texte de la vie de Saint Paul Aurélien, écrite en l'an 1000: Childebert, roi de France, lui donna deux terroirs: Achmenses et Léonenses, pour former son évêché de Léon. Jusqu'à sa suppression en 1790, l'évêché de Léon comprenait trois zones d'inspection, confiées à des archidiacres, dont l'une était l'archidiaconé d'Ac'h. Mais l'Urdo du diocèse de Quimper n'exclut pas l'hypothèse d'un évêché gallo-romain antérieur à celui de Saint Pol de Léon, qui aurait eu son siège à Coz-Castel-Ac'h, en Plouguerneau.

Je reste, pour ma part, fidèle à la forme Aber-Ac'h, la ria du pays d'Ac'h (prononcé ni Ache, ni Ak, mais avec la jota espagnole, comme le "Nach" allemand ou comme le "Chi" des Grecs).

Le nom s'est appliqué d'abord uniquement au plan d'eau, au port, à la rade. Sous la Révolution, les villages cités dans le secteur sont: les Anges, la Palue, Kéravel, Saint-Antoine. L'Aber-Wrac'h n'existe donc pas comme nom de lieu; mes camarades d'enfance de l'Armorique disaient encore: "mont d'ar Palud" pour se rendre au port.

Le 7 Août 1860, les services de la Marine créent un sous-quartier d'inscription maritime à l'Aber-Wrac'h, relevant du quartier de Brest. Ce sous-quartier deviendra quartier en 1882; il comptait 1624 inscrits et 400 bateaux, pour la plupart goémoniers; il s'étendait du ruisseau du Levret (limite Est de Guissény) à celui qui sépare Lampaul de Ploudalmézeau. Il durera seulement dix ans: la partie à l'Est de la rivière sera rattachée à Brest, celle à l'Ouest au quartier du Conquet. Un ancien "Commissaire" qui a visité les lieux à l'époque, écrit qu'il n'y a sur le port que le bureau de la Marine, celui de la Douane, l'usine à soude et deux ou trois maisons, avec, à peu près, autant d'auberges.

C'est de la même époque, sans doute, que se crée la flottille Oulhen, avec ses bateaux viviers se ravitaillant en Espagne et au Portugal; d'après Louis Coudurier, rédacteur en chef de "La Dépêche de Brest", la maison Oulhen expédiait chaque année 70.000 langoustes ou homards et 2 millions d'huîtres. Centre commercial intéressant, l'Aber-Wrac'h méritait d'être desservi par voie ferrée: le "petit train" qui depuis 1894 faisait à partir de Brest, la desserte de Lannilis, vit son tracé prolongé par la vallée de Troméec sur un remblai de la Palue, et le nouveau terminus devint la gare de l'Aber-Wrac'h (1899).

L' ABER - BENOIT

L'Aber-Benoît - Plusieurs étymologies :

- 1.- Aber-Beniquet est cité en 1393 comme port d'armement d'un navire "N.D. de Penfeunteun". En 1532, on trouve la forme francisée Aber-Benoist (à l'époque, on disait pain benoist pour pain bénit, bara beniquet).
- 2.- D'après Fréminville (début du siècle dernier) Benoît est une corruption de Bénouhic, roi de Tolente (Plouguerneau), père de Lancelot du Lac, des romans de la Table Ronde.
- 3.- Pen signifiant estuaire dans Penfell, Penzé, Benodet, Bin Ic, Benohic pourrait signifier l'estuaire de l'Ohic, nom qu'on retrouve dans un village de Plouvien, Kerohic.
- 4.- Enfin, dans son ouvrage tout récent sur les noms de la côte des Abers (Service Hydrographique de la Marine), le Professeur Guilcher rappelle que sur le "Neptune" de 1695, la rivière est appelée Aber-Béniquet et donne au mot Beniquet le sens de coupure.

Certains ont prétendu que sous la Révolution, la commune de Brouënnou s'est appelée Laberbenoît. Cette erreur vient du texte du 7 Floréal An VIII (Etat des quartiers d'inscription maritime) qui cite, parmi les communes du quartier du Conquet, syndicat de Porspoder, Landéda, Saint-Yabu, Lannilis, Tréglonou, Laberbenoît. Mais il ne nomme pas Ploudalmézeau, qu'il remplace par Portsall, qui n'a jamais été commune. De même, Laberbenoît est cité comme étant le port de Brouënnou.

Les vallées : Traon - Can -

Une vallée se souligne en breton par Traon ou par Can. La chapelle du Traon en Plouguerneau est appelée au XVIII^{ème} siècle : N.D. du Val. Traon peut se contracter en Trou (Troubirou en Lannilis) ou en Tro. Les noms de personnes Traonmilin et Tromelin sont de même origine : la vallée du moulin.

Nous trouvons à Lardéda :

- Keradraon : la ferme du vallon
- Traon gouez : le vallon sauvage
- Traon bizin : la vallée du goémon
- Tromenec (mean = pierre) : la vallée pierreuse, sans doute à cause des galets qui la remontait avant la construction de la chaussée de Saint-Antoine
- Enfin Traon Ouiltic, qui se lisait encore sur un album (1938) des ports de France, à l'emplacement de l'usine Glaizot. Je ne trouve pas d'explication valable pour Ouiltic: peut-être la petite-fille de Yann Traoniltic pourra-t-elle nous éclairer sur le sens du village d'origine de sa grand'mère ?

Can signifie également vallée. Ainsi Camean qui fit partie de la commune de Lardéda voudrait dire soit Cam-mean: la pierre courbe, Can-mean: le vallon de la pierre, comme Tromenec.

Nous trouvons la même racine dans :

- Cantrezoc: soit Can treazeg ou trezeg, la vallée sableuse, ou mieux, Candrezog, la vallée pleine de ronces
- Campoualc'h: écrit autrefois, Can poulac'h, soit le vallon de la mare d'Ac'h, ou plus simplement, Can (vallée) poullac'h (lavoir)
- Poulcansot: Poul (doué, dans notre français d'autrefois), Can: vallon, mais sot ... je ne vois pas. Poulcanaod eût pu se traduire, le lavoir de la vallée de la grève
- Canabroc: mais ici ne faut-il pas voir le mot Kanab, qui signifie chanvre et traduire par la chenevière ?

Cameulet, lui, dérive, non pas de Can, mais de Kammel, crosse d'évêque. Cameulet signifie pointe de terre en bordure de mer recourbée en forme de crosse. Camaret, en breton Kameled, doit son nom au sillon qui protège la baie, sur lequel se trouve le fort Vauban et la chapelle de Rocamadour ...

Stang ou Len : étang, retenue d'eau alimentant un moulin.

- Pen ar Stang : le haut de l'étang. En 1789 on comptait deux moulins sur le ruisseau de Tromenec; l'un dit de Carman, tenu par Jacques Saliou, l'autre celui de Saint-Antoine à Hervé Bellour. Yves Kerboul vient de me préciser qu'il en a connu cinq : Tromenec, Kerséné, Carman et deux à Saint-Antoine.
- Le Stang : la vallée qui alimentait l'étang dont la cuvette reste bien visible entre la route de l'Armorique et la Corniche partait du Pouldu (le lavoir noir qu'on a vainement essayé de recréuser avant la guerre de 1914) passait par des prairies (d'où le nom de la chaumière de Yann Parchsam sur la carte d'état-major de 1909: Mezglaz, le champ vert) et arrivait au Vrennic où ses eaux apparaissent encore dans la grève à marée basse.

Du fait du déboisement, nos sources se tarissent; nous avons connu la fontaine Saint-Laurent; nos aînés ont peut-être vu, comme le laisse apparaître la carte marine "du Four à l'Île Vierge", le même ruisseau naître à Kerhuelguen, passer par Croas-Cong et la mare de Bon-Plaisir (1) pour retrouver son cours actuel.

... / ...

(1) - Bon-Plaisir ou Mon-Plaisir ? La devise des Sires de Tromenec était : "C'est mon plaisir".

- Len: signifie aussi étang. Il dérive du gaélique Glen qui se traduit par vallée; Glenmore en écossais veut dire: la grande vallée (more = meur, soit grand). Faut-il alors écrire Prat-al-Lan, Prat-Allan ou Prat al len? La prairie de l'étang, comme les noms propres Lostalen, le bout de l'étang, Coatanlen, le bois de l'étang.
- Poul: mare
 - Pouldu: mare noire
 - Poulcansot et Campoulac'h: déjà étudiés
 - Poulmanou: mannou veut dire engrais, plus strictement la terre de curage des douves des chemins creux par où s'écoulait le purin des fermes
 - Poul ar C'haë: de kaë, haie, talus
 - Poularbarbu: que je pense pouvoir rattacher au nom noble "Le Barbu de Tromenec"
 - Poulloc: on relève en 1541 un aveu rendu au roi sous la prévôté de Plouédiner "pour le manoir noble de Poullouhec en Landéda", le mot signifierait "la mare où l'on trempe les tiges de lin".
- Coum: signifie encore vallée. Le mot se retrouve dans le français combe appliqué aux vallées jurassiennes et dans l'irlandais oum qui se prononce koum. Prat-ar-C'houm n'est plus dans la commune de Landéda, mais le terme subsiste comme nom de famille.

Il convient à ce sujet de souligner l'une des difficultés du breton: la mutation dans certains cas de la lettre initiale d'un nom, après l'article défini, par exemple: - kastell, château, nom masculin singulier; le château, a c'hastell. - karreg, roche (en mer), nom féminin; la roche, ar garreg. - kigerien, bouchers, nom de personne, masculin pluriel: ar gigerien. - kiveri, charrettes, nom pluriel; les charrettes, ar c'hiveri.

Citons enfin, pour en finir avec les eaux douces, le Balig en dour: la petite avecrue plantée d'arbres (Balig) au bord de l'eau (dour).

- Le littoral - Tréaz: le sable, a donné :
 - Toul-Tréaz, la sablière
 - Ker dreaz, la maison, le village de sable
 - Palud, le bord de la mer, nous vaut La Palue (1)
 - Teven signifie en général la dure, le dictionnaire de Dom Le Pelletier (XVII^{ème} siècle) lui donne le sens de lieu abrité du vent et exposé au soleil.
 - An Arvor, traduit en "l'Armorique" est le nom donné, sur la côte, à des régions plus particulièrement maritimes, ou qui s'avancent nettement dans la mer. Le terme est ancien: dans un texte de 1216, on lit Plochevet in Amorico in Cap Cavall, soit Plozévet en bordure de mer dans le Cap Cavall, forme française de Caput Caballi, signifiant tête de cheval; il s'agit donc de Penmarc'h. Au XVII^{ème} siècle, on appelle "armoricaines" les paroisses riveraines de la mer et bénéficiant de ce fait du droit de coupe des goémons selon l'Ordonnance de 1681 de Colbert.

René Georgelin
(Juin-Juillet 1975)

(1) - et par là même, la comptine de l'École de Pilotage de la Marine sur l'alignement intérieur de l'Aber-Wrac'h : Saint-Antoine par la Palue
Ty Nini Caro diouztu
(aussitôt au mouillage, les élèves s'empressaient de rejoindre le "débit de boissons" que tenait au port la gentille Nini Caro).

LOUIS BERNICOT un navigateur solitaire de Landéda

par Georges Menut



On n'évoque plus guère la personnalité du Commandant Bernicot, ce navigateur qui réalisa seul, il y a un demi siècle, un exemplaire tour du monde en 1 an 9 mois 22 jours.

Il faut préciser que la famille Bernicot est une vieille famille de Landéda. Au milieu du siècle précédent on trouve chez nous des Bernicot domiciliés soit à la Palue, soit à l'Armorique, soit à Saint-Antoine, tous marins de père en fils et souvent pilotes lamaneurs. Les archives mentionnent même des récompenses attribuées aux Bernicot pour de courageux actes de sauvetage.

Le Commandant Louis Bernicot naquit à Landéda, quartier de Saint-Antoine, le 13 Décembre 1883, de Jean Marguerite Bernicot et de Le Vourch Marie Françoise de Landéda. Le père, absent, était embarqué sur l'"Elan".

Plus tard, la famille logea non loin du sémaphore, dans l'actuelle maison de Monsieur Brouard.

Nul doute que, de ce belvédère d'où la vue embrasse toute la côte de Portsall à Guissény, le jeune Louis n'ait senti s'éveiller très tôt une solide vocation de navigateur cependant qu'à l'époque, au large du phare de l'île Vierge, passaient, montant ou descendant la Manche, ces magnifiques cathédrales de toile: les grands voiliers long couvriers.

Peu avant la dernière guerre, à l'issue de son périple, le Commandant Bernicot revint sur son yacht séjourner dans son pays natal afin d'y retrouver le cadre de sa jeunesse et ses amis d'enfance, dont François Perhirin. Il m'a été donné d'approcher Louis Bernicot. Cet homme au sang-froid et à la résistance physique extraordinaires n'avait rien du classique loup de mer que singent l'été nos touristes.

C'était un petit homme effacé, peu loquace, à l'allure d'employé de bureau, d'une exceptionnelle modestie et, semble-t-il, peu enclin à se lier avec des inconnus.

Capitaine au long cours, il avait navigué dans sa jeunesse sur les grands voiliers long couvriers, sur de nombreux vapeurs et avait terminé sa carrière dans les bureaux de la "Transat" à Houston (U.S.A.) puis à Pointe-à-Pitre (Guadeloupe).

Il n'était pas homme à s'engager inconsidérément dans quelque aventure et sa décision de tenter un tour du monde fut longuement et consciencieusement mûrie.

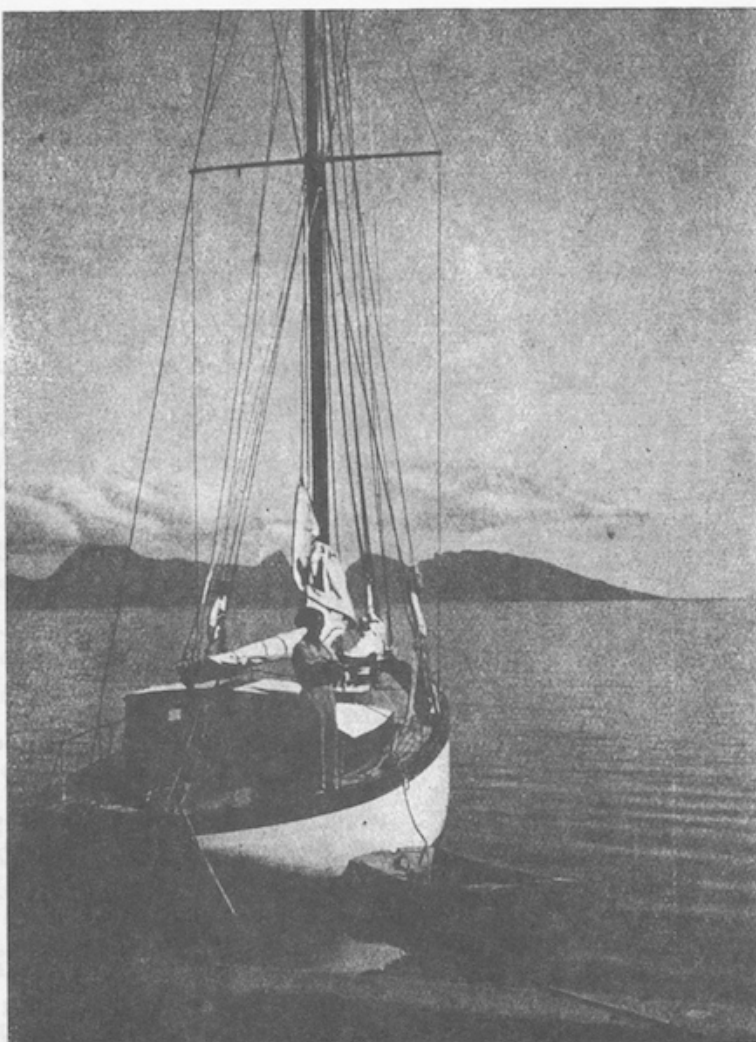
Un poème de Léon Dièrx, qu'il reproduit de son "journal de bord", traduit son état d'âme :

"Être seul, être heureux, oublier l'univers
Laisser dans ses cheveux passer la brise pure
Loin des hommes méchants et du monde trompeur
S'enivrer de silence et d'ombre et de murmure"

On retrouve, de même, dans son ouvrage "La croisière de l'Anahita", l'expression de son grand désir de solitude. "La solitude ne me pesait pas. J'aimais aller et venir sur le pont prenant plaisir à parcourir ainsi mon domaine. S'il est vrai que de toutes les aspirations humaines l'esprit de domination est le plus tenace, que pouvais-je désirer de plus que cette souveraineté absolue.

En retraite depuis 1934, notre homme se retire en Dordogne, pays de son épouse. Ce marin dans l'âme ne peut longtemps supporter une vie d'homme de la terre. Il veut encore naviguer, mais non dans ces usines flottantes que sont nos navires modernes. Il veut être son propre maître, affronter seul les dangers de la mer, se prouver à lui-même ce dont il est capable, ne dépendre de personne, en un mot partir seul.

Il a décidé de faire construire son côtre, son "Anahita", à Carantec, ce haut lieu de la construction navale, là où oeuvrent les Sibiril, Moguerou et autre Keranfons. C'est le chantier Moguerou qui se chargera de réaliser l'"Anahita" sur les plans de l'architecte naval Talma Bertrand.



Le Commandant Louis Berricot
et l'"ANAHITA"

C'est un sloop Marconi de 12,50 m de long, 3,50 m de large, d'un tirant d'eau de 1,70 m. Berricot a demandé et obtenu malgré les véhémentes protestations du constructeur Moguerou, soucieux de la ligne générale du navire, une timonerie couverte d'où l'on peut diriger le navire à l'abri où il est même possible, en cas d'indisposition, de gouverner couché ! (Berricot a dépassé la cinquantaine !!!). Le qui est à rouleau et la trinquette bômée. L'"Anahita" ne comporte pas de bout dehors.

Le commandant a exigé un lest fixe et non des gueuses amovibles parfois usitées. Il ne s'en repentira pas. Un petit moteur qui d'ailleurs se révélera fort capricieux facilitera les entrées et manoeuvres dans les ports et permettra de gagner quelques milles lors des calmes. Cet engin nécessitera l'installation d'un réservoir de 450 litres d'essence.



En août 1936, Louis Berricot arrive à Carantec afin de prendre livraison de son navire. Il descend tout d'abord au port pour le voir à flot. Le mât "Marconi" lui semble "terriblement haut". Précisons qu'à l'époque on était habitué à des gréments auriques aux mâtures plus trapues.

Le 22 Août, tout est prêt. Confiant dans la compétence du charpentier, Berricot n'a pas essayé son "Anahita". Il aura bientôt des ennuis de gouvernail. Laissons le conter ses premières heures de navigation.

"Péniblement, je doublai l'île de Batz dans une mer rendue clapoteuse par de forts remous de courant ... J'utilisai le moteur pour passer l'île Vierge ... l'île Vierge ! L'Aber-Wrac'h ! Lieux familiers que j'ai fréquentés depuis bien des années. Des souvenirs d'enfance me vinrent à la mémoire et je ne pus m'empêcher de sourire au rapprochement. Il me semble encore entendre le cri d'alarme d'une grand'mère au cœur tendre (trop pensais-je) et toujours inquiète de voir la mer si proche et si tentante "Un jour viendra, tu auras assez de bateaux".

"Aber-Wrac'h", anse de la fée; "Anahita", déesse pure des eaux. Simples mots peut-être, issus de mythes primitifs, celui-là celtique, celui-ci chaldéen. Pourquoi n'avais-je pas effectué mon départ de l'Anse de la fée et tenté de reprendre là les rêves de jadis !".

La traversée du Golfe de Gascogne se réalise dans des conditions favorables mais bientôt la barre devient dure au point que le navire ne peut tenir sa route tout seul. Sérieux handicap pour un solitaire si bien que Berricot, qui comptait atteindre d'une seule traite l'Amérique du Sud, se voit contraint de faire escale à Funchal (Ile Madère) pour remise en état de son gouvernail.

Le 8 Septembre, ayant complété son eau et embarqué des vivres frais, c'est le départ pour le Brésil.

Après les Iles du Cap Vert, voici le célèbre "Pot au noir" et ses calmes équatoriaux, hantises des grands voiliers. Le Commandant s'en tirera avec l'aide du moteur. Profitant d'une mer apaisée, notre homme procède à un travail fort malaisé à bord d'un petit navire: la fabrication d'une nouvelle grand'voile.

Sous ces latitudes, les coques s'encrassent vite et la vitesse s'en ressent. Pour arracher toute cette végétation, Berricot s'arme d'une gratte à long manche pour atteindre, en se penchant sur la lisse, les zones inférieures de la coque, à un tel point qu'il faillit plonger tête première. Lachant son grattoir, il n'eut que le temps d'appliquer ses deux mains sur la coque et de

se maintenir en équilibre sur la lisse. Ce n'est pas sans mal qu'il réussit à se dresser et à reprendre pied sur le pont. Il soufflait alors une petite brise portante et jamais notre solitaire n'aurait pu rattraper "Anahita".

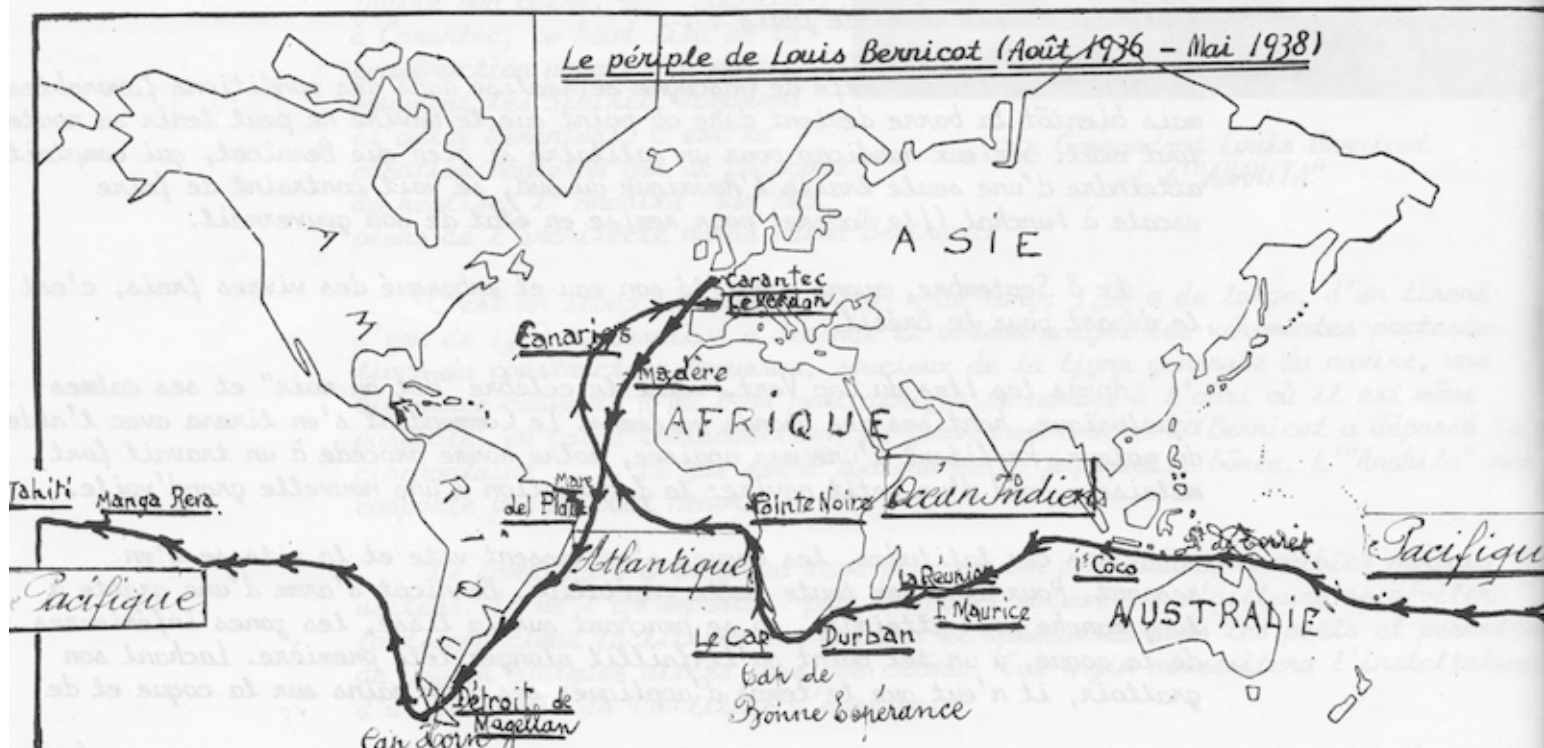
Nous laissons encore la parole à Berricot qui a pu observer le comportement curieux de grosses dorades pour qui le bateau constituait un refuge inespéré.

"Je les vois venir par bonds énormes hors de l'eau, se mettre à l'abri sous la coque.

Par calme, le navire immobile, elles se tiennent soit dessous, soit le long de la carène. Ces dorades sont d'une familiarité extraordinaire. Si, par exemple, je me penche pour rincer un ustensile de cuisine, elles viennent flairer l'objet à portée de la main. Lorsqu'à leur idée, le bateau reste trop longtemps stationnaire, elles manifestent leur impatience en faisant hors de l'eau à toucher le bord des bonds répétés, très bruyamment car dans ce cas elles se laissent tomber à plat sur l'eau. Ce qui me surprit le plus chez les dorades fut de les voir dormir. Il faisait un beau clair de lune, la mer était belle et "Anahita", sous l'influence d'une petite brise de l'arrière, pouvait donner trois noeuds. A un moment donné, je vis passer, à 50 centimètres à peine de la coque, un poisson à demi retourné, immobile. Intrigué, je le suivis des yeux lorsque tout à coup, au moment précis où l'arrière du bateau allait le dépasser, je vis l'animal se remettre d'aplomb et, rapide comme une flèche gagner la hauteur de l'étrave, s'immobiliser et repasser sous mes yeux dans la même position que tout à l'heure. De l'autre bord, j'aperçus d'autres dorades dans la même attitude, à demi couchées, leur ventre argenté brillant aux rayons de la lune ...".

L'approche de la zone des "pamperos" (1) oblige à tout vérifier. Les 25 et 26 novembre, voici "Anahita" à la cape, par gros temps de S.W., qui connaît son premier coup de tabac sous sa grand'voile roulée et sa trinquette. Le petit navire se lève à la lame comme une mouette.

Enfin, notre navigateur atteint la plus orientale de la côte de la République Argentine à Mar del Plata. Il faut procéder à un sérieux carénage d'"Anahita" qui en avait fort besoin. "A quelques décimètres au-dessous de la flottaison commençait une couche uniforme de bernacles de 10 centimètres d'épaisseur" précise le Commandant qui peut reprendre la mer le 22 décembre,



avec, comme objectif, le Détroit de Magellan. Cette étape ne sera pas de tout repos et le petit navira connaîtra une tourmente exceptionnelle.

Ici, laissons encore la parole à Louis Berricot: "A onze heures du soir ce fut la tempête. Autour du cône, balloté comme jamais il ne l'avait été, la mer devint blanche d'écume. Les crêtes des vagues déferlaient sans arrêt sur une grande hauteur. Où cela allait-il s'arrêter ?

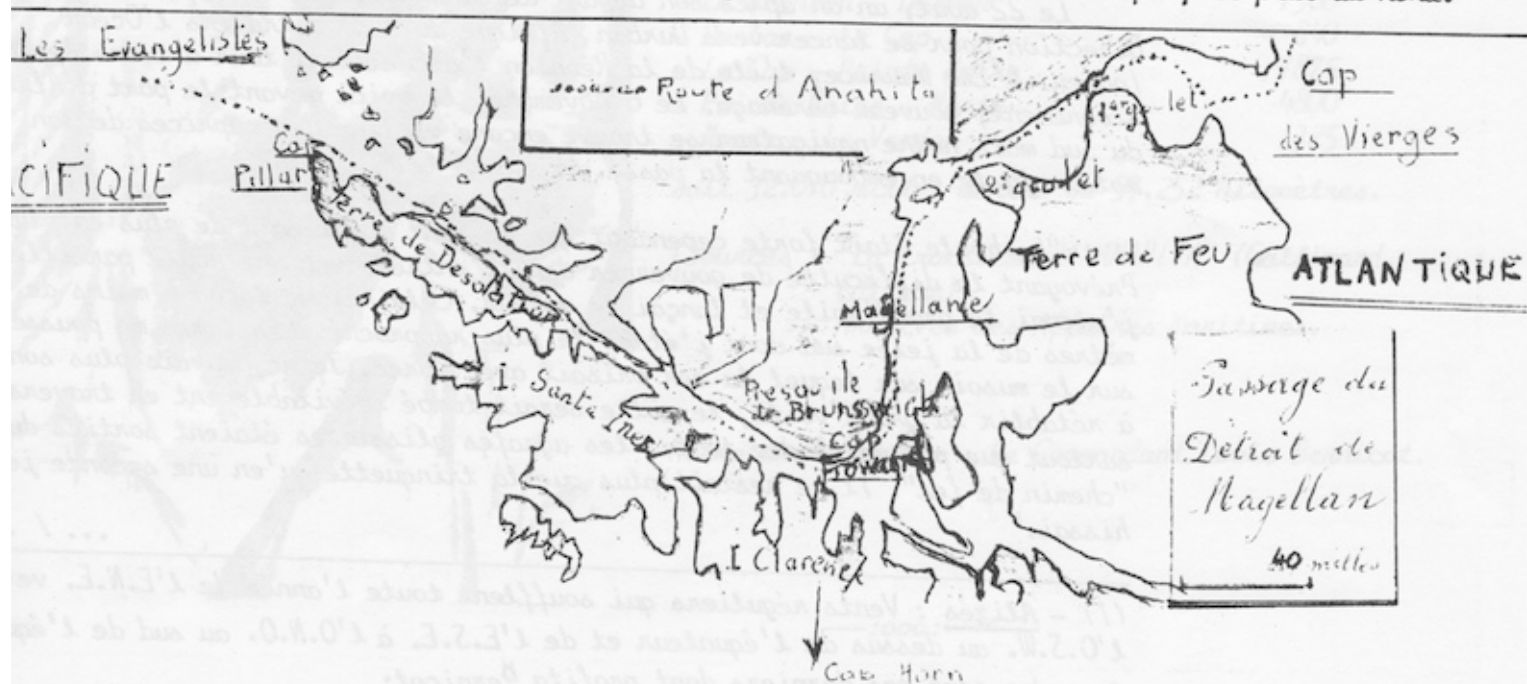
La nuit vint. Le vent me parut avoir atteint son maximum d'intensité, mais la mer s'allongeait, se creusait. Vers une heure trente, me sentant exténué, moins par la fatigue que par la tension d'esprit, j'allais m'allonger quelques instants sur le canapé. Je pouvais y être depuis une demi-heure, m'étant assoupi, lorsque, dans un bruit terrifiant, je fus violemment projeté contre la muraille en abord, peut être même contre les barrots du pont et sentis tomber sur moi un amas d'objets: la lampe que je conservais toujours allumée la nuit dans la cabine s'était éteinte. Ma réflexion fut "ça y est!". Aucun bruit d'eau ne frappant mes oreilles, je pris espoir. Rapidement, je me débarrassai de tout ce qui m'encomrait: couvertures, draps, matelas, sommier de la couchette, livres, etc ... Sortir de la cabine ne fut pas chose aisée. Il n'y avait plus de parquet en place. Dans la petite timonerie tout était également bouleversé: filins, outils, voiles, matériel de rechange gisaient pêle-mêle à babord, sous le vent, obstruant le passage.

Le cône avait dû tomber en travers, peut-être pas assez appuyé au vent dans la mer furieuse qui subsistait encore. Dans cette position défavorable, il avait dû recevoir l'énorme vague qui le retourna presque complètement. Je dis retourné car autrement il est impossible d'expliquer la trajectoire de certains objets à l'intérieur du bateau. Ne trouvai-je pas collée au dessous des bordés du pont, une couche de café en poudre. Le caillebotis qui recouvre le fond du cockpit était sorti et s'était arrêté, coincé, juste au niveau du pont. Un sourire amer me vint aux lèvres. Si je m'étais trouvé là-dedans!"

Le 16 Janvier, il aperçoit la côte de Patagonie et, par beau temps, il double le Cap des Vierges et entre dans le Détroit de Magellan dont la traversée représente 310 milles à franchir. En ces lieux, l'été est marqué de forts vents. Il fait à Magallanes une brève escale, puis atteint sans encombre le Cap Froward, le grand tournant.

... / ...

Renvoi de la page précédente : (1) - Pamperos : Coups de vent soudains et excessivement brutaux dans la région de Rio de la Plata et parfois plus au nord.



"Du Cap Froward au Pacifique le temps est très mauvais et probablement nulle partie du globe fréquentée par l'homme n'expérimente d'un bout de l'année à l'autre, des conditions atmosphériques pires que celles-ci".

Il pénètre dans une crique s'ouvrant par un étroit goulet, un excellent mouillage où il se repose une nuit. Même ce solitaire se sent "enveloppé par un malaise inexplicable" dans ce site où n'a jamais séjourné le moindre être vivant. Et voici qui campe ce marin hors série : "La nuit vint. Je résolus d'embarquer sur le champ la plate et de la saisir pour la mer. Je pressentais qu'au réveil demain, la tentation de rester serait grande et qu'il me faudrait beaucoup de courage pour quitter cet asile quelles que soient les conditions de temps".

Il met près d'une heure à hisser son ancre, chargée d'un énorme paquet de goémons. A tout instant il doit bondir à la barre pour reprendre la dérive du bateau dressé vers la côte.

Une chance inespérée lui permet enfin de sortir du détroit sans encombre. Le 29 janvier, il double le Cap Pilar et les Evangélistes. Il est accueilli par une houle formidable de S.W. qui l'empêche souvent de tenir son cap. Peu à peu il remonte vers le nord. Encore lui faut-il prendre la cape pendant trente six heures dans une mer encore très grosse. Il occupe ses loisirs à l'achèvement d'une trinquette. Ses doigts de la main droite, enflés et douloureux, l'obligent, pour chaque point de couture, à utiliser une pince plate qu'il saisit de la main gauche.

Enfin, non sans mal, il atteint les vents alizés (1).

Au début d'avril il est en vue des Iles Gambier et le 2 mai, il "mouille" dans les eaux calmes de Papeete. Il y fait avancer son mât de 25 centimètres vers l'avant, fait procéder à un nouveau carénage et envergue une voile neuve. Il quitte Tahiti pour le Détroit de Torrès, une étape de 4.000 milles. Le 21 juin, il est en vue des Nouvelles Hébrides. Par mauvais temps, il franchit la Mer de Corail. Le voici dans le Détroit de Torrès, reconnaissant la balise de La Caye Bramble et, après avoir emprunté l'entrée de Bligh, il s'arrête le 9 juillet sous le vent de l'île Coconut. Nouvelle escale le 12 juillet à Thursday Island qu'il quitte le 15 juillet. La mer d'Arafura et la mer de Timor sont franchies sans encombre. Encore une relâche à l'île Direction dans cette succession d'atolls qui forme les Iles Keeling.

Le 22 août, un an après son départ de Carantec, Bernicot quitte l'île Direction pour se lancer vers Durban (Afrique du Sud) à travers l'Océan Indien. L'île Maurice, l'île de la Réunion l'accueillent tour à tour. Approvisionnement, nouveau carénage. Le 6 novembre, le voici devant le port d'Afrique du Sud mais notre navigateur se trouve encore victime des caprices de son moteur juste en embouquant la passe. Ecoutons-le.

"La houle était forte cependant que le vent mollissait de plus en plus. Prévoyant la difficulté de gouverner dans l'entrée avec une houle pareille, j'amenai la grand'voile et lançai le moteur. Celui-ci me lacha à moins de 100 mètres de la jetée sud dont j'étais le plus rapproché. Les lames me poussèrent sur le musoir sur lequel la mer brisait avec force. Je ne pouvais plus songer à rétablir la grand'voile, le côtre serait tombé inévitablement en travers, surtout que par malchance toutes les agrafes glissières étaient sorties du "chemin de fer". Il ne restait plus que la trinquette qu'en une seconde je hissai."

... / ...

(1) - Alizés : Vents réguliers qui soufflent toute l'année de l'E.N.E. vers l'O.S.W. au dessus de l'équateur et de l'E.S.E. à l'O.N.O. au sud de l'équateur. Ce sont ces derniers dont profita Bernicot.

"Je passai quelques instants angoissants jusqu'au moment où, mètre par mètre, je pus gagner les eaux calmes en amont de la barre où la vedette de la Santé me prit en remorque".

L'"Anahita" franchit le Cap de Bonne Espérance vent arrière, en fuite sous la trinquette. En remontant l'Atlantique, il s'octroie un crochet sur Pointe-Noire au Gaon où il essaie, en vain, de rendre visite à son fils. Il profite de l'escale pour procéder à un carénage et à la révision générale de son gréement. Il s'arrêtera à La Horta, aux Açores qu'il va quitter le 14 mai pour sa dernière étape: Les Açores - La Gironde. Le 29 mai apparaît le feu de la Coubre dans une pluie fine et serrée qui bouche la vue. Les vents passent au S.O. Le moteur s'entête à ne pas marcher ... Louis Bernicot doit encore rétablir une grand'voile raidie et trempée. C'est la fin de l'aventure. Et le navigateur, qui après cet exploit aurait pu manifester une légitime fierté, conclut en toute simplicité: "Quatre heures du matin, le 30 mai 1938, "Anahita" se laisse bercer par la petite houle qui contourne la Pointe de Grave".

Et pourtant cet homme modeste vient seul, sans le concours des radio, radar, gonio, et autre satellite aujourd'hui usités, avec le concours d'un unique sextant et d'un simple chronomètre comme les anciens capitaines de voiliers de jadis, cet homme vient de boucler un tour du monde de 32.010 milles soit près de 60.000 kilomètres dont on trouvera ci-dessous, le détail.

"Un matelot meurt noyé au large ou au port en tombant entre le quai et son navire" proclamaient les vieux marins. Louis Bernicot illustra tragiquement ce vieil adage. Le 29 novembre 1952, alors que dans la mâture de son yacht il procédait à quelque réparation, il perdit l'équilibre victime d'un subit étourdissement et s'écrouta sur le pont, mortellement blessé. Il avait 69 ans.

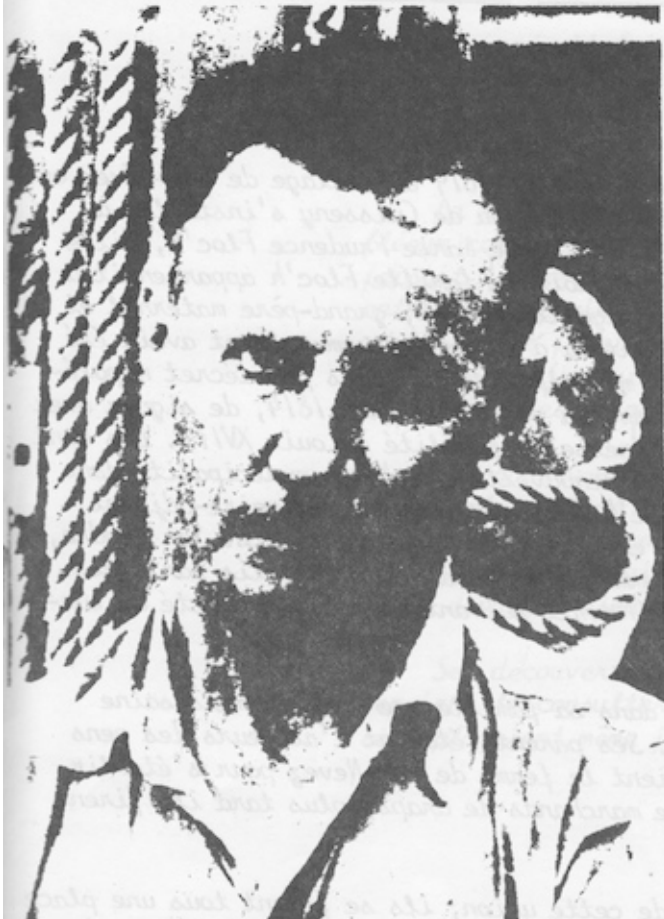
- Tableau des distances parcourues -

- Carantec - Madère	1120 milles
- Madère - Mar del Plata	5110
- Mar del Plata - Magellanes	1120
- Magellanes - Manga Reva	4200
- Manga-Reva - Tahiti	960
- Tahiti - Thursday Island	4200
- Thursday Island - Iles des Cocos	2700
- Iles des Cocos - Ile Maurice	2340
- Ile Maurice - La Réunion	120
- La Réunion - Durban	1300
- Durban - Le Cap	840
- Le Cap - Pointe Noire	1875
- Pointe Noire - Horta	4800
- Horta - Le Verdon	1325

soit 32.010 milles marins ou 59.252 kilomètres.

(Sources : "La croisière d'"ANAHITA" (Gallimard Editeur)
Archives des Affaires Maritimes.

Notre photographie : Le Commandant Louis Bernicot.



augustin morvan



Grâce à la bienveillante autorisation de Monsieur l'Abbé Bossard, nous reproduisons ci-dessous, extraite de sa brochure fort bien documentée : "Lannilis Coeur des Abers" la biographie d'un grand lannilisien, le Docteur Augustin Morvan. Le Centre Hospitalier universitaire de Brest s'honore de porter le nom de ce grand praticien enfant de notre canton.

Monsieur Fernand Cariou dirigeait l'école publique de Lannilis. Monsieur Leyer, qui fut ensuite principal du Collège Moderne de Saint-Marc à Brest, s'était réfugié à Lannilis. Or, Monsieur Leyer faisait partie du Bureau d'Aide Sociale de Brest. C'est à l'instigation de Monsieur Cariou qu'il proposa pour notre Hôpital le nom d'Augustin Morvan.

Ajoutons que bien peu d'habitant du canton connaissaient à l'époque la personnalité de ce docteur célèbre.

Un autre médecin, le Docteur Desse a raconté la vie d'Augustin Morvan dans un ouvrage hélas non réédité, "La mort d'un médecin". Les Editions de la Table Ronde nous ont autorisés à publier le premier chapitre de cet excellent ouvrage. (Voir renvoi à "in fine").

Georges Menut

Le Docteur Augustin MORVAN (1819 - 1897)

---:o:---

Ses origines :

Augustin-Marie Morvan est né le 7 février 1819 au village de Foz-Névez en Lannilis. Son père, Jean-Marie Morvan était venu de Guisseny s'installer à Foz-Névez à la suite de son mariage avec Louise Marie Prudence Floc'h, fille d'Augustin Floc'h, cultivateur à cet endroit. La famille Floc'h appartenait à l'aristocratie paysanne de l'époque. Augustin Floc'h, grand-père maternel et parrain d'Augustin Morvan, avait appartenu à la garde communale et avait été désigné pour faire partie du conseil municipal de Lannilis par décret napoléonien du 25 avril 1811, ce qui ne l'empêcha pas, le 5 juin 1814, de signer avec neuf autres membres du conseil une adresse de fidélité à Louis XVIII. Les cent jours survenant il fallut procéder au renouvellement de la municipalité dans laquelle le 21 Mai 1815 Augustin Floc'h fut promu au rang de maire-adjoint par 60 voix sur 166, fonction qu'il exerça pendant quelques mois. Son gendre, le père du docteur, fut lui aussi nommé adjoint-maire de Lannilis par Louis-Philippe le 24 février 1832 et, le 20 avril suivant, membre du comité de surveillance sanitaire du canton.

Augustin Morvan trouvait donc dans sa famille une modeste mais saine tradition de fonctions municipales. Ses parents étaient d'ailleurs des gens entreprenants: dès 1821 ils quittaient le ferme de Foz-Névez pour s'établir au bourg, sur la grand'place, comme marchands de draps; plus tard ils firent également le commerce de grains.

Huit enfants devaient naître de cette union; ils se firent tous une place honorable dans la société, à part le troisième et le benjamin décédés en bas âge.

Augustin, l'aîné commença par fréquenter à Lannilis la classe de l'instituteur local, Monsieur Le Lae. Il alla ensuite faire ses études secondaires au collège de Lesneven récemment créé et y laissa le souvenir d'un élève brillant. Ensuite, il entra par concours à l'école de Médecine Navale de Brest. Il dut cependant renoncer à la Marine, n'ayant pu surmonter le mal de mer et il tourna ses vues vers la médecine civile.

Son activité médicale :

En 1843, il devenait interne des hôpitaux de Paris après avoir réussi brillamment de nombreux concours où il eut pour rivaux et pour amis les plus grands chirurgiens de sa génération. Dès 1847, à 28 ans, il s'installait définitivement dans sa petite cité natale. A vrai dire, il ne s'y était pas résolu d'un seul coup, hésitant à y créer un troisième cabinet médical, deux médecins exerçaient en effet déjà à Lannilis : Monsieur Jean-Baptiste Salsac, lui aussi lannilisien de naissance quoique de famille auvergnate et qui sera jusqu'à sa mort en 1875 le collègue d'Augustin Morvan et Monsieur Félix Nettienne, également très estimé. Le docteur Morvan avait d'abord pensé s'installer au Bourg-Blanc, puis à Brest, où sa haute compétence n'aurait pas manqué de lui assurer une nombreuse clientèle.

La tradition orale se plaît à rappeler l'épisode touchant qui allait bouleverser tous ses plans :

S'étant donc décidé à exercer à Brest, il avait quitté les siens. Mais à mi-chemin, aux environs de Bourg-Blanc, il éprouva le besoin d'embrasser encore une fois sa mère qu'il avait laissée mais qui était navrée de son départ. La trouvant toute en larmes, il fit dételer sa voiture et l'étreignant tendrement il lui dit qu'il ne la quitterait jamais préférant son affection de tous les jours aux satisfactions de l'amour-propre.

Il espérait faire du bon travail à Lannilis, mais il se heurta bien vite à des obstacles qu'il n'avait pas prévus. La population attachée à ses traditions et à des soins plus sommaires se méfiait un peu de sa thérapeutique qu'ils jugeaient trop savante et compliquée.

La négligence et la malpropreté étaient le plus souvent à l'origine de fléaux comme la typhoïde, le choléra ou la variole et le docteur Morvan qui faisait la guerre à cette malpropreté n'était guère écouté. On continuait à entasser le fumier à la porte des maisons (n'était-ce pas l'un des signes de la richesse des fermiers : l'importance du cheptel se devinait à la taille des tas de fumiers). On laissait couler le purin le long des routes et on voyait toujours chez les enfants, les poux et la teigne.

En observant ses malades, il fit des recherches médicales. Son étude magistrale sur une maladie nerveuse, très répandue en Bretagne "La Chorée Fébrillaire" (des convulsions) appelée encore "danse de Saint Guy" et depuis "maladie Morvan" lui ouvrit toutes grandes les portes de l'Académie de Médecine où il devait présenter aussi un jour un rapport remarquable sur les "paranis".

Ses découvertes scientifiques étendirent sa réputation: des malades venaient le consulter, non seulement de tout le Bas-Léon, mais des étrangers se déplaçaient même jusqu'à Lannilis pour lui demander conseil.

Ses réalisations municipales :

Dès le 13 août 1848, le docteur Morvan devenait Maire de Lannilis. Mais le premier projet qu'il soumit à l'approbation de ses conseillers, le transfert du cimetière qui se trouvait trop près du puits où tout le bourg venait puiser de l'eau, le mit en désaccord avec les conseillers et la population. Il était acculé à la démission dès le 3 septembre.

En 1855, au renouvellement du Conseil Municipal, Augustin Morvan arrivait en tête avec 242 voix sur 448 votants et il fut désigné comme maire par décret impérial du 21 juillet 1856. Désormais sa position était solidement assise: il allait rester en fonctions pendant plus de treize ans.

Il commença par construire une nouvelle mairie, améliora les routes et chemins, l'approvisionnement d'eau, gratifia le bourg d'un éclairage au pétrole, lança les ponts de Paluden et de Tréglonou.

Mais au-delà de ses compatriotes, le maire de Lannilis ambitionnait de rendre service au Département tout entier. Il fut élu, à l'unanimité, au Conseil Général le 11 octobre 1863 et de nouveau en 1867.

Ses choix politiques :

Politicien opportuniste au temps de l'empire autoritaire, sous Napoléon III, le docteur Morvan allait manifester ouvertement ses idées républicaines à l'occasion du plébiscite du 8 mai 1870.

L'année suivante, à des législatives partielles, il se posa hardiment en candidat républicain et le médecin fut élu député le 2 juillet 1871.

Il fit voter la loi d'assistance médicale gratuite en faveur des indigents (l'A.M.G.) et des lois concernant spécialement la protection des nourrissons et des enfants en bas-âge (Loi Roussel-Morvan). Il fit également rendre obligatoire la vaccination contre la variole.

Le docteur Morvan savait qu'il n'aurait plus désormais l'appui du clergé, dont l'approbation ne lui avait pas manqué jusque-là, ni de la majorité des catholiques, hostiles à la République. (Le souvenir de la Première République de la Terreur, était encore très vivace).

Aux élections de 1871, il devait céder sa place de conseiller général au royaliste Paul de Kerdrel, en suite de quoi il donna sa démission de conseiller municipal de Lannilis.

Une longue guerre de littérature satirique, qui durera une vingtaine d'années, allait alors commencer. Répondant aux allégations du docteur Morvan en particulier, une brochure à l'ironie mordante et aux images réalistes, connut un étonnant succès, vraiment immérité en raison de son ton persifleur.

Aux élections municipales de janvier 1878, deux listes se présentèrent: celle du docteur Morvan et celle de J. Moyot, royaliste; toute la liste Moyot passa.

Deux ans plus tard, le siège de député de la circonscription devenu vacant, Augustin Morvan songea aussitôt à le récupérer. Mais son épouse s'opposa fortement à ce projet lorsqu'elle apprit la candidature de l'Evêque d'Angers Monseigneur Freppel: le docteur s'inclina (2).

Lors de cette élection de 1880, Monseigneur Freppel se vit accorder une très forte majorité de suffrages du canton - sauf à Landéda - où il n'obtint que 62 voix contre 383 au candidat du parti républicain Glairot, Industriel à l'Herbrac'h et Maire de Landéda.

Les partisans de la candidature Freppel avaient lancé dans le public un petit quatrain qui obtint un vif succès :

Lakomp Freppel er pod
Laoskomp er gêr Glairot
Da zrebi yod e vern
Pa za ket d'an overenn.

Mettons Freppel dans l'urne
Laissons à la maison Glairot
A manger de la bouillie à dîner
Puisqu'il ne va pas à la messe.

Monseigneur Freppel fut par la suite régulièrement réélu avec des majorités accrues et resta député de la circonscription jusqu'à sa mort. Ce succès explique peut-être le surnom de Freppel donné par les anciens de Landéda aux anciens de Plouguerneau, en particulier.

En 1881, aux élections municipales, Augustin Morvan obtint encore 95 voix et aux élections partielles de 1882, provoquées par la mort du maire Moyot, il était élu - à la surprise générale - par 451 voix contre 270 à l'Avocat LOSTIS, conservateur, gendre du maire défunt.

Un décret du Président de la République le nommait alors d'office Maire de Lannilis le 28 janvier 1882. Mais cette procédure peu démocratique, qui n'avait pas fait problème en 1856, irrita vivement le Conseil Municipal qui refusa de reconnaître le nouveau maire.

Au bout de quelques semaines, Augustin Morvan se démit de ses fonctions et se désintéressa de plus en plus des affaires locales puis de la politique pour se consacrer tout entier à ses travaux scientifiques. Son labeur acharné eut bientôt raison de ses forces physiques et surtout mentales.

Atteint d'hémiplégie, il s'exprimait, vers la fin de sa vie, avec beaucoup de difficultés, ne trouvant plus ses mots.

Il mourut le samedi 20 mars 1897, dans les sentiments chrétiens qui ne l'avaient jamais quitté. Il avait toujours été aussi foncièrement catholique que républicain convaincu : ce qui à l'époque n'était pas facilement compris ni admis.

Augustin Morvan était-il un anticlérical comme on lui en a fait parfois la réputation ? Certes, il avait groupé autour de lui à Lannilis un petit nombre de partisans ardemment républicains : en particulier son collègue Jean-Baptiste Salsac, Alphonse Salaur, négociant en vins, dont le grand-père Hersent avait réussi de belles affaires en acquérant des biens nationaux - entre autres le Château de Kerouartz - Séverin Bergot, vétérinaire, et enfin, l'huissier Riou et quelques autres de moindre envergure.

Tandis que certains de ceux-ci étaient d'authentiques anticléricaux, Morvan, lui ne manifestait en aucune occasion de parti pris à l'égard du clergé.

Il persévéra constamment dans ses pratiques religieuses, participant chaque dimanche, un gros livre à la main, à la messe dite des "Bourgeois" parce qu'on y prêchait en français.

Ses relations avec l'abbé Abgrall, curé-doyen, furent très cordiales et amicales jusqu'en 1870, où elles subirent un refroidissement marqué tout en demeurant correctes. Au début, d'ailleurs, l'abbé Abgrall avait loyalement essayé d'adopter une attitude conciliante, en particulier dans l'affaire de l'École Publique des garçons: la majorité du conseil municipal voulait la confier aux Frères des Ecoles Chrétiennes. Morvan protesta et les débats furent très houleux à la séance du 30 août 1876. Mais l'abbé Abgrall, très satisfait des instituteurs en fonction, tous d'excellents chrétiens - et de l'école en général où était enseigné le catéchisme, prit à son compte les arguments avancés par Morvan et l'affaire n'eut pas de suite.

Esprit ouvert, Augustin Morvan aimait aussi à s'entretenir de questions philosophiques ou religieuses avec le docte chanoine Corrigo, successeur de l'abbé Abgrall en 1884, et qui devint son ami.

A la suite du Conseil municipal de Lannilis, qui avait donné le nom du docteur Morvan à la rue du Prat le 18 Juin 1950, Brest tout entier rendait un hommage mérité à l'ancien maire de Lannilis le 26 Août 1951 en consacrant son nom au nouveau centre hospitalier de la cité qui fut - en son temps - l'un des plus remarquables de France. (Monsieur Cariou, ancien directeur de l'école publique des garçons n'en avait-il pas fait la suggestion aux édiles brestois?).

Le nom de Morvan est également porté par une rue de Brest, et tout dernièrement, il vient d'être donné à un fauteuil imaginé au C.H.R. de Brest et qui révolutionne le marché des sièges hospitaliers.

Abbé Albert Bossard

(1) - On lit dans "Ouest-France" du 5.5.55, à propos de cet ouvrage: "La forme du livre fait penser à ce qu'on appelle au cinéma: "une rétrospective". L'écriture est également très proche du cinéma. C'est peut-être pour ces raisons qu'une société de production s'intéresse déjà à l'oeuvre pour qu'il en soit tiré un film, dont le premier tour pourrait être donné au début de l'année prochaine". (30 ans après, il semble bien qu'on attende encore ...).

(2) - L'épouse du Docteur Morvan, native de Plouarzel, et décédée à Lannilis le 7 Décembre 1881, à l'âge de 37 ans, s'appelait Marie Laurence Rosalie Kermañdic.

Elle était au service du docteur quand celui-ci l'épousa le 8 Juin 1868, en l'église de Plouarzel "avec dispense de parenté du 4^e au 4^e".

De leur union naquirent quatre enfants :

- Charles-Marie : le 21 Juillet 1869
- Auguste-Jacques : le 22 Juillet 1872
- Louise-Marie : le 31 Janvier 1876
- Paul-Marie : né le 30 Novembre 1881 - et décédé le 26 Janvier 1977 à Lannilis, a fait sa carrière de Médecin à Paris, comme interne des Hôpitaux. (Sa naissance ne fut sans doute pas sans problème, puisqu'il fut "ondoyé" le 1er Décembre, et que la maman décédait peu après, le 7 Décembre 1881).

le pont du diable

-23-

- Docteur ! Docteur !

Cris et chocs s'infiltrèrent dans le sommeil du Docteur Morvan, avivant ses sens en un rêve douloureux où la pluie effeuillait rapidement les pages d'un livre géant qu'il parcourait yeux brûlants, tempes meurtries; un livre marqué à chaque signet d'un naufrage, et d'un coup de poing brutal le vent plaquait le nom des maudits qu'il arracherait cette nuit par-dessus la lisse d'un navire toutes voiles carquées face à la vague ...

Le médecin se dressa: un porte-voix hurlait: "un homme à la mer" - Un cri de détresse ...

- Docteur Morvan !

La voix insistait dans les coups de fouet de la pluie.

Son cauchemar prit fin. Il sauta hors du lit. C'était une voix d'homme bien vivant qu'il entendait maintenant.

- Docteur Morvan ! c'est urgent !

Le vent s'enfonçant par la fenêtre ouverte lui glaça les pommettes.

- Qu'est-ce que c'est ? ...

- Dréau, de Saint-Jean ... Venez vite, Docteur, mes enfants se meurent ! venez vite !

- Je descends ...

L'homme tremblait. Morvan le connaissait: un petit cultivateur habitant une maison basse au flanc d'une colline qui surplombait un étroit bras de mer isolant du bourg le hameau de Saint-Jean.

- Mes deux petits ... ils vont mourir, ils étouffent depuis hier ... ils râlent.

- Le croup, c'est probable ... pas de temps à perdre. - Tu es venu par la route ... As-tu une barque amarrée sur cette rive ?

- Non.

- Comment est la marée ?

- Elle monte.

- Il faut aller vite pour les sauver... En passant par le Pont Grach, c'est plus d'une heure de gagnée !

- Sur le Pont Grach ... Vous n'y pensez pas, Docteur ... Nous ne pouvons pas passer ...

Rapidement, Morvan sella son cheval et arrima sur ses flancs les sacoches contenant les instruments toujours prêts pour les cas urgents.

- En route, suis-moi et n'aie pas peur ...

La tempête se calmait. Par instants, le vent semblait secouer d'énormes draps de ciel mouillé et le calme revenait vider les oreilles de tout bruit.

"Il faut passer le Pont Grach ...". La phrase se modulait dans l'esprit de Morvan, rythmée sur le trot régulier du cheval ... "Il faut passer le Pont Grach" ...". Quatre lieues à travers des chemins escarpés et boueux pouvaient ainsi se réduire à une seule car la ferme était juste de l'autre côté du bras de mer.

"Il faut passer le Pont Grach ! ..."

Pour tout le pays, le pont était maudit, le diable disait-on l'avait créé pour s'emparer des corps et des âmes des chrétiens. Personne n'osait s'y aven-

turer, surtout à marée montante ou descendante. C'était une superposition d'énormes blocs de pierres non jointoyées, autrefois entassées par les Gaulois, couvertes de goémons traîtres aux pieds et submergées à chaque haute mer.

Le cheval descendait lentement le chemin creux qui menait à la mer à travers d'épaisses futaies masquant lentement le vent. Des gouttes d'eau froide tombant des branches qui cachaient le ciel s'écrasaient lourdement sur les mains et les joues du Docteur Morvan. Il mit pied à terre dès que le sable craqua sous les sabots du cheval. L'haleine salée du vent le fit frissonner, l'eau roulait devant lui, s'éversant au niveau du pont avec le même bruit que les feuillages vivants des grands arbres. L'entrée du pont était marquée par une massive croix de granit, se détachant du ciel où fuyaient maintenant quelques nuages clairs.

Le paysan suivit, laissant son cheval dans le sentier.

- Docteur, vous voyez bien: on ne peut pas passer !

- Si, il le faut ! ta maison est en face à quelques pas d'ici.

Des coups de battoir résonnèrent à ras de l'eau: un envol de cormorans apeurés.

Le paysan se signa.

- C'est notre mort ... Je ne pourrai pas.

- Il le faut ! ...

Morvan s'engagea prudemment sur les pierres. Le cheval renâcla, bride tendue, s'arc-boutant pattes raidies.

- Bon ! ... Je traverserai seul. Prends les deux bêtes, remonte et reprends la route; tu me retrouveras à ta ferme ! ...

La chaussée faite d'énormes dalles mal équarrées était glissante. Morvan s'avancait prudemment, corps en avant, servant ses trousses contre sa poitrine. À chaque pas, il écrasait une masse visqueuse ou faisait éclater les noeuds du goémon déjà asséché par une basse mer. La pierre se discernait souvent difficilement de l'eau qui s'enfonçait en triangles de vagues, telles des queues de paon ourlées de tourbillons d'écume luisante. La marée montait rapidement. Morvan retenait son souffle: "Il faut sauver les enfants ... attention à l'eau. Il faut voir les enfants ...". Brusquement, il glissa jambes en avant à ras de la vague, la main rasant le roc. Son cœur battait jusqu'aux tempes.

- "Bon Dieu ! Je vais y rester, et les enfants ..."

Il se releva lentement, une mince pellicule d'eau s'étalait sur le pont. La rive était à quelques mètres ...

Maintenant ferme les trousses sur sa poitrine, il se mit à courir, hale-tant, fixant du regard la masse sombre des arbres qui, devant lui sur la rive, se découpaient en couteaux sombres ... Il frappa violemment la flaque de mer qui l'aspergea et lui sala le visage.

"Fichu !" L'eau lui arrivait à mi-jambe ...

Brusquement, il sentit sous son talon le sol qui s'enfonçait, l'obligeant à une gémflexion ... Le sable ! ... C'était enfin la rive ... Il poussa chaque jambe que le flot entravait d'une laisse glacée.

- Sauvé, soupira-t-il ...

Il accosta sur la terre dure où débutait le chemin semblable au lit tourmenté d'un torrent. Il avait chaud, mais malgré les pierres qui s'éboulèrent sous ses pas, il arriva vite devant la maison, uneasure qui se détachait mal des talus environnants.

Dès l'entrée, il fut surpris par l'âcre fumée d'une cheminée où se consumaient les taches dorées de bouses sèches. La pièce, aux poutres noircies et au sol boueux dénivelé, était barrée d'une claie derrière laquelle broyait une vache.

Des cris l'accueillirent: "Mes petits, mes petits ...". Deux femmes s'affairaient près d'un lit et d'un berceau. Dans le berceau, s'étalait un enfant de deux ans, blanc, lèvres retroussées, taché de vomissures, mort depuis peu. Dans le lit, un garçon plus grand, d'environ cinq ans, était couvert de sueur, la figure violacée, les yeux exprimant une vive frayeur, repoussant de ses doigts quelque objet invisible. Sa respiration saccadée sifflait tel le bruit d'une scie mordant l'arbre; sa poitrine et ses côtes s'enfonçaient profondément comme aspirées par une griffe intérieure. Morvan jeta à terre des paquets d'herbes humides collées sur la gorge de l'enfant, soins recommandés par quelque guérisseuse. Le cœur de l'enfant était inaudible dans les miaulements des inspirations.

- Le croup, hélas !

- Ils vont mourir, pitié, mon Dieu ! La mère s'accrocha à Morvan, tandis que la grand-mère, les cheveux épars autour de la figure, marmottait; elle saisit le cadavre du bébé, l'enserrant dans ses bras comme pour lui insuffler de la chaleur vivante.

Une autre femme entrait, une voisine. Morvan l'appela, car il savait que pour ce qu'il allait tenter, la famille serait une charge.

- Emmenez-les toutes deux chez vous ! ...

- Non ! Nous voulons rester, qu'allez-vous faire, Dieu nous les reprend, vous n'y pouvez rien après nos prières.

- Sortez, je vous dis, il y a encore une chance !

- Non ! Non !

Il saisit les deux femmes par le bras et les attira vers la porte; elles se débattaient, l'une lui griffa le visage. Il réussit cependant à les pousser dehors et cala la porte par le battant de bois qui lui était fixé.

La lumière était basse, il allongea la mèche fumante qui baignait dans de la graisse. Ecartant des bols ébréchés et une miche de pain noir, il allongea doucement l'enfant sur la table, lui arrimant bras et jambes à l'aide de draps qu'il trouva dans l'armoire luisante, grossièrement sculptée de coeurs. Il enrouta une bûche de bois dans un torchon et la lui glissa sous la nuque pour faire saillir la gorge.

L'enfant ne réagissait plus, sa respiration devenait de plus en plus sifflante.

Morvan agissait rapidement, avec des gestes mécaniques. Il ouvrit la trousse où des scalpels s'encastrent dans du velours violet. Dans sa mémoire, il répétait la technique précise qui lui permettrait de sauver encore l'enfant. Le cou était tuméfié; cependant, du bout de l'index gauche il put accrocher un cartilage saillant tel un coin d'acier dans toute cette masse de chairs molles; il le suivit de haut en bas jusqu'à une dépression où son doigt s'enfonça; il retrouva en descendant un autre anneau solide, un second cartilage. C'est immédiatement en dessous de lui qu'il fallait inciser, et refoulant de l'index le rebord inférieur rigide, du pouce et du majeur il immobilisa la masse cartonnée des deux cartilages. En partant de l'ongle de son index il incisa rapidement la chair et sentant sous le point du scalpel une zone plus résistante, il l'enfonça rapidement, ouvrant une brèche verticale où l'air entra en sifflant. Le sang masquait la plaie qu'il écartait de la lame. L'enfant n'avait pas réagi. Il saisit alors une canule en métal brillant et d'un mouvement de spirale, l'enfonça dans la trachée. Avec de la charpie, il maintint les doigts appuyés sur la plaie d'où le sang s'étalait en nappe.

La sueur coulait sur le front de Morvan et tissait une toile d'araignée sur sa face. A nouveau, il perçut les cris des femmes à l'extérieur; plus violents que le vent.

Il sentit alors sa fatigue, ses reins contus, mais l'enfant était sauvé, sa respiration devenait plus régulière, ses joues plus roses, il s'assoupissait. Le sang ne coulait plus. Morvan arrima un pansement de charpie, le détacha et le recoucha dans son lit.

Il ouvrit la porte juste au moment où le paysan, tirant les deux chevaux par la bride, descendait le petit sentier qui menait à la maison.

Les femmes l'accueillirent en hurlant: "ils sont morts, ils sont morts!".

- Le grand est sauvé, dit Morvan, c'était trop tard pour l'autre. Soyez calmes, il dort.

Ils s'engouffrèrent dans la pièce. L'enfant ne bougeait plus, il dormait, respirant d'un souffle calme, mais devant l'enveloppe de charpie maculée de sang qui l'enveloppait, les hurlements reprirent de plus belle.

- Il l'a tué ! Il l'a tué !

- Mais, vous tairez-vous, enfin, je vous dis qu'il est sauvé, vous voyez, lança-t-il au paysan, il serait mort lui aussi si je n'étais pas passé par le pont ! ... C'était une question de minutes ...

- Il est passé par le pont Grach ? ... Le pont maudit ?

Le paysan hochait la tête : oui ...

- Il est passé par le pont du diable ! Il est damné !

La vieille se signait et criait encore de plus belle :

- Il a fait un pacte avec le diable ! Il va tuer l'enfant qui nous reste, il l'a martyrisé !

- Mais faites-la donc taire, demanda Morvan.

Le paysan restait interdit dans un coin de la pièce. Les femmes se signaient à nouveau :

- Le diable ! Il est maudit !



LE MÉDECIN DE VILLAGE. D'après un dessin de Jehannot.

Cl. Tollandier.

1353

Morvan avait replié ses troussees et s'appropriait à sortir; il haussa les épaules :

- Foutez-moi la paix ! entendez-vous ! et laissez l'enfant se reposer.

Ce n'est pas par vos prières et vos maléficaes de sorcières que l'enfant est sauvé, c'est grâce à la trachéotomie ! Le sang que vous voyez ne doit pas vous inquiéter. L'enfant guérira ! ...

Il se retint de claquer la porte.

- Le diable ! ... les sorcières ... les mauvais sorts, voilà leur seul souci ! Les véritables diables, sont pourtant bien nombreux à combattre ici : la superstition, la misère, la maladie ... Foutu pays de superstitions ! grommela-t-il ...

Georges DESSE
"Mort d'un médecin"
Editions de la Table Ronde

PLUS PRÈS ... PLUS SYMPA ... PAS PLUS CHER !

LA LÉONARDE

Libre-Service Alimentation
BOURG DE
LANDEDA

Téléphone : 04.90.56

Livraisons gratuites



Pascale Coiffure
Salon Mixte
MEMBRE DU COMITÉ
ARTISTIQUE
DE LA COIFFURE FRANÇAISE

7, rue de la Mairie
LANDEDA 29214 LANNILIS
T 04.80.03

les aberiade's
hôtel-bar-restaurant
séminaires - banquets
8 grand' rue / 29232 Ploouguerneau / Nord-Finistère
Tel. (98) 04 71 01

COUVERTURE REPARATIONS
ZINGUERIE REFECTIONS
Alain PICHON
9, rue St-Jean-Baptiste
29214 LANNILIS
Tél. (98) 04.00.79

PHOTO
michel le tollec

Le professionnel qui ne vous décevra pas !

LANNILIS Tel: 04.01.33
2, Place du Général Leclerc

les aberiade's
hôtel-bar-restaurant
séminaires - banquets
8 grand' rue / 29232 Ploouguerneau / Nord-Finistère
Tel. (98) 04 71 01

RESTAURANT AVEL MOR
DEGUSTATION DE FRUITS DE MER
Monique LE CORRE
Port de Plaisance
29214 L'ABERWRACH
Tél. 04.91.61



Pépinières
de
Ty-Laouen
G.A.E.C. Pépinières PRONOST
Pellan, 29214 LANNILIS
☎ 04.07.90 ☎
Vente de Végétaux
Conseil d'aménagement
de jardin

CREPERIE ARTISANALE
TY-BILLIC-AR-MOR
Restaurant ~ Fruits de mer
Port de l'ABER-WRACH ☎ 04 91 61

F. MORVAN
tabac journaux
librairie
papeterie
LANNILIS tél. 04 05 88

Nos poètes en herbe ...

Madame la Directrice de l'École Notre-Dame des Anges a bien voulu nous communiquer quelques oeuvres d'élèves. Nous en continuerons la publication dans nos prochains numéros.

SI J'ÉTAIS

Si j'étais une plante
Je donnerais beaucoup de fleurs
Je grandirais tous les jours
Et je serais heureuse.

Yvon

Si j'étais la craie
Je n'écrirais pas au tableau
Je n'écouterais pas le maître
Je n'en ferais qu'à ma tête.

Véronique, Karine

Si j'étais François Mitterrand
Je ne me laverai pas les dents
Je ne donnerais pas d'impôts
Et je distribuerai des petits gâteaux

Armelle, Céline

Si j'étais lapin
Je serais coquin
Je mangerai du pain
Et je vendrai du grain.

Jean, Alain

Si j'étais le vent
Je pousserais les voiliers
Jusqu'au fond des océans.

Nathalie, Christelle

Mais je ne suis rien de tout cela.

LES MENSONGES

J'ai vu dans un livre
Qui date du XV^{ème} siècle
La photo du président
François Mitterrand.

J'ai vu un bébé
De trois mois à peine
Qui mangeait de la viande
Avec ses belles dents.

J'ai vu un poussin
Qui pondait un oeuf
Petit comme une dent
D'où sort un éléphant.

Le siècle dernier
C'est-à-dire en l'an deux mille
J'ai vu Jésus-Christ
Dans son automobile.

Armelle, Gaëlle

LES ANIMAUX FOUS

J'ai vu un chat
Qui allait à la chasse aux rats.

J'ai vu un hippopotame
Qui jouait du tam-tam.

J'ai vu une chouette
Qui était chouette.

J'ai vu un éléphant
Qui jouait au texan.

J'ai vu un serpent
Accroché à un cerf-volant.

J'ai vu un cochon tout rose
Avec une culotte à pois rouges et roses.

Frédéric Poulmarc'h

LE PETIT CHEVAL

Le soir quand la nuit tombe
Dans les hautes montagnes
On voit un petit cheval
Avec sa crinière blonde
Un cheval aussi doux que la nuit
Et plus beau que n'importe qui
Il est d'un noir étincelant
Comme une bougie dans le silence
C'est un petit cheval qui s'appelle Satan.

Armelle Caraës

Céline Simier

Les joies du foot-ball

A l'époque on ne parlait guère chez nous de ce jeu en provenance du Midi : la pétanque.

Aussi les allées de boules de l'Aber-Wrac'h, derrière l'actuel restaurant "L'Escale", attiraient chaque dimanche tout un monde d'amateurs de "plomb sous le pouce" et il restait toujours, abandonnée par un joueur distrait, quelque boule oubliée dans l'allée.

Nos deux garnements s'étaient emparés de cette boule et, sur la route, jouaient à sè la jeter de l'un à l'autre, augmentant chaque fois d'un pas la distance qui les séparait. Il faut préciser qu'en ces temps lointains n'apparaissent sur la route que la "Brasier" du Docteur, la camionnette de la boulangère et la "Ford" des frères Oulhen. On pouvait donc s'amuser impunément au milieu de la chaussée.

Soudain, parut le Vieux. On allait voir ce qu'on allait voir. Il fallait montrer à ces deux "marmouss" que les Anciens savent eux aussi jouer "fouball" Ah ! mais ! ...

Le vieux s'arrêta, prit la position et décocha à la boule un de ces shoots à rendre jaloux tous les Platini d'alors.

Son sabot, un beau sabot au bout retourné à la façon de Plouescat, s'ouvrit en deux comme un fruit mûr pendant que s'éparpillait sur le sol, au gré du vent, toute la paille qui le garnissait.

Penaud et furieux, le brave homme ne put que dire :

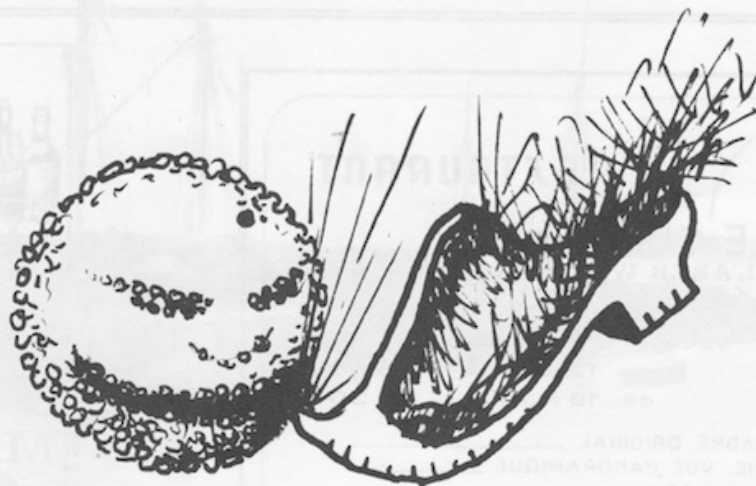
"Cast ! Me a gave d'in e zedo er poloton !"

"Cast ! Moi qui croyais que c'était une pelote !"

Nos deux loustics, ayant rapporté la boule dans l'allée, déguerpissaient en se tenant les cotes. Cet âge est sans pitié !

L'un était mon vieux camarade d'enfance Yves Uguen, quant au second, il "persiste et signe" :

Georges Merut



LES GAÏTES DE L'ESCADRE !

Tout supérieur doit obligatoirement motiver en quelques lignes la punition qu'il inflige. Pour ce qui est du châtiment, on peut lui faire confiance ! Hélas ! la rédaction du rapport se révèle parfois fort laborieuse. Le père de notre sympathique Président d'Honneur, l'Officier des Equipages Georgelin, s'est amusé à recueillir au début de ce siècle, dans les livrets matricules présentés à la Commission de Réadmission du port de Brest depuis 1869, les plus inattendus motifs de punitions dont nous vous donnerons connaissance dans la présente rubrique.

Dans son ouvrage : "Sur la peau de bouc", l'artiste brestois Pierre Péron en a illustré de nombreux exemples. Bien avant lui, Georges Courteline, dans les "Gaïtés de l'Escadron" rapporte, lui aussi, quelques motifs du genre : "A pris le soleil dans une glace et l'a projeté dans l'oeil du sous-officier". Eh bien ! après les Gaïtés de l'Escadron, voici les Gaïtés de l'Escadre !

- S'être mis du sable dans les cheveux pour détériorer la tondeuse.
- Uriner dans son hamac en état de boisson.
- Avoir par maladresse laissé tomber une dame (1) à la mer.
- Rentrer à bord avec une absence de 36 heures, un rapport de police et une ivresse légère.
- Ne pas savoir donner l'explication d'un couteau n'appartenant pas à son plat.
- Monter sur le dos d'âne de la chaloupe et geste obèse envers le patron.
- Avoir manqué de mettre le feu en faisant séjourner un fanal sourd seul dans le faux pont.
- Casser un fanal avec inconvenance.
- Avoir uriné ou laisser le faire près de sa quérîte.
- Etre atteint d'urhétrite (maladie vénérienne), s'être calfaté le canal avec du papier buvard pour tromper le docteur.

(à suivre)

(1) - une dame de nage.



RESTAURANT
LE CLUB
L'ABER WRAC'H tél 04.90.14

VOUS ACCUEILLE TOUS LES JOURS
de 12h00 à 15h00
de 19h30 à 1h30

UN CADRE ORIGINAL _____
___ UNE VUE PANORAMIQUE _____
___ UN GRILL _____
___ UNE CUISINE AU FEU DE BOIS _____



CAFÉ - RESTAURANT
Hôtel des dunes
Banquets - Noces
M. et Mme Paul FLOCH
Ouvert toute l'année Ste-Marguerite - LANDEDA - Tél. : 04.90.92

MAISON SIMIER
DROGUERIE • PEINTURE
CADEAUX • MÉNAGE
Rue de la Mairie - LANDEDA - 04.93.30

LANDEDA

EN CARTES POSTALES

ooo

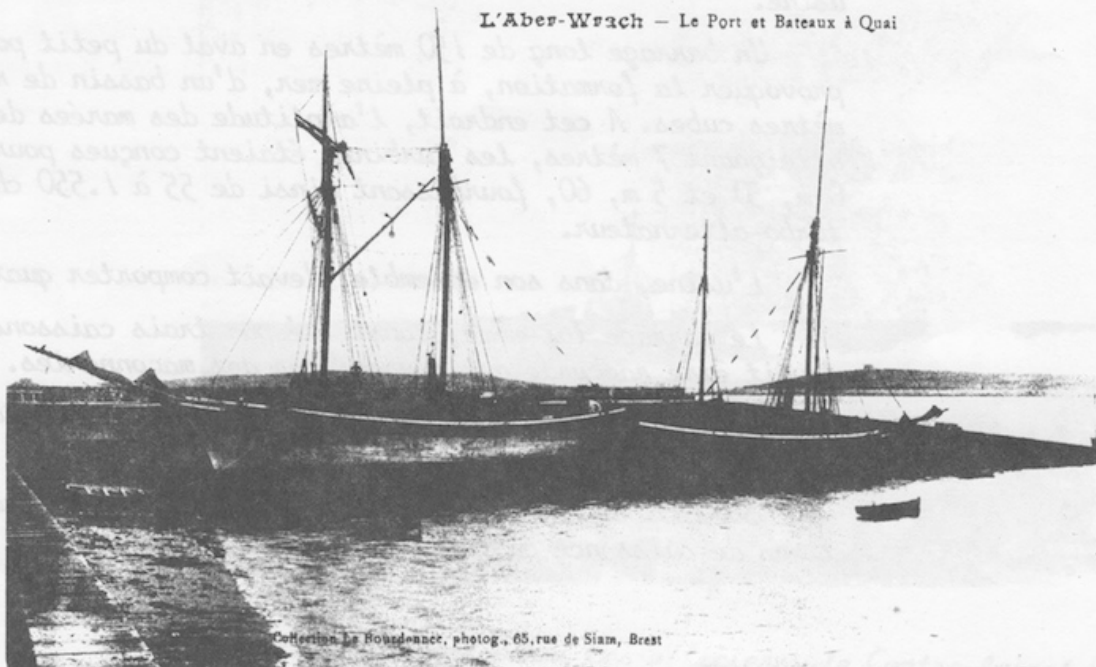
Nous ouvrons dans le présent numéro une nouvelle rubrique : "images d'autrefois". Nos jeunes y découvriront le Landéda de jadis. Les anciens auront plaisir à retrouver l'environnement de leur lointaine jeunesse.

LANDEDA (Finistère) - L'Eglise



H. Bgelle, phot.-édit., Brest

L'Aben-Wwach - Le Port et Bateaux à Quai



Collection Le Bourdennec, photog., 65, rue de Siam, Brest

Le Coin des Fouineurs

Voici les réponses qui nous ont été apportées aux différentes questions posées dans nos précédents numéros sous la rubrique "Le coin des fouineurs" :

- 1.- En quelle année le cimetière qui jadis entourait l'église de Landéda a-t-il été transféré à son emplacement actuel ?
 - Je crois me rappeler que le cimetière a été transféré en 1910-1911 (Mr. Louis Le Deun - 26 Place des Lices - 56000 Vannes.
- 2.- Qui pourrait apporter quelques renseignements sur l'usine marémotrice, prototype du genre, qui devait être construite dans l'Aber-Wrac'h, à la hauteur de Beg-ar-Toul et dont ne subsiste qu'un seul bâtiment au Moulin de l'Enfer ? Pourquoi les travaux ont-ils été brutalement arrêtés ?
 - Voici les précisions extraites du livre "La Mer" (Editions Larousse 1953) que nous envoie Monsieur Louis Le Deun, sous le titre "L'énergie des marées".

Historique :

Belidor, Professeur à l'Ecole d'Artillerie de La Fère, fut le premier, en 1737, à proposer un dispositif pour utiliser l'énergie des marées. Il avait même prévu un système permettant un fonctionnement continu grâce à des bassins conjugués.

En 1890, Decœur conçut le projet d'appliquer les idées de Belidor, à la portion endiguée de la Seine. Par la suite ce projet fut repris par Maire, qui le compléta en ajoutant une surélévation du plan d'eau obtenu par pompage aux moments d'arrêt de l'usine marémotrice.

Ce fut la France qui ouvrit l'ère des réalisations concrètes, en faisant étudier et réaliser un projet d'usine marémotrice dans l'estuaire de l'Aber-Wrac'h. A 25 kilomètres au nord de Brest, entre les villages de Lannilis et de Plouguerneau, se jette dans la Manche la petite rivière de l'Aber-Wrac'h.

Cet emplacement a été choisi à cause de la proximité de la ville de Brest, qui devait résorber le courant électrique produit par la future usine.

Un barrage long de 150 mètres en aval du petit port de Paluden, devait provoquer la formation, à pleine mer, d'un bassin de retenue de 4.800.000 mètres cubes. A cet endroit, l'amplitude des marées de vive-eau moyenne atteignant 7 mètres, les turbines étaient conçues pour travailler entre 0 m, 50 et 5 m, 60, fournissant ainsi de 55 à 1.550 chevaux par groupe turbo-alternateur.

L'usine, dans son ensemble, devait comporter quatre groupes identiques

Le barrage lui-même, constitué par trois caissons en béton armé, devait être raccordé aux rivages par des maçonneries.

Sur la rive droite, une écluse de 10 mètres de large devait permettre le passage des bâtiments.

Sous cette forme, l'usine devait présenter de très importantes variations de puissance au cours de la même journée.

Pour obvier à cet inconvénient, un petit barrage devait retenir les eaux de la Diouris, rivière se jetant à 2 kilomètres en amont de Pont-Créach, et l'énergie hydro-électrique ainsi produite devait relayer celle qui serait fournie par l'usine marémotrice aux heures "creuses".

Les études de ce projet furent très poussées; en 1923 on passa même aux travaux préliminaires, mais ils furent abandonnés pour des raisons financières, et jamais repris par la suite. Ainsi la première usine marémotrice ne put voir le jour. Elle aurait pourtant fourni des enseignements précieux pour des installations plus vastes.

Par la suite, un autre projet fut lancé. Il concernait l'Aber-Benoît, autre estuaire breton situé à 4 kilomètres de l'Aber-Wrac'h. Lui aussi resta sur le papier.

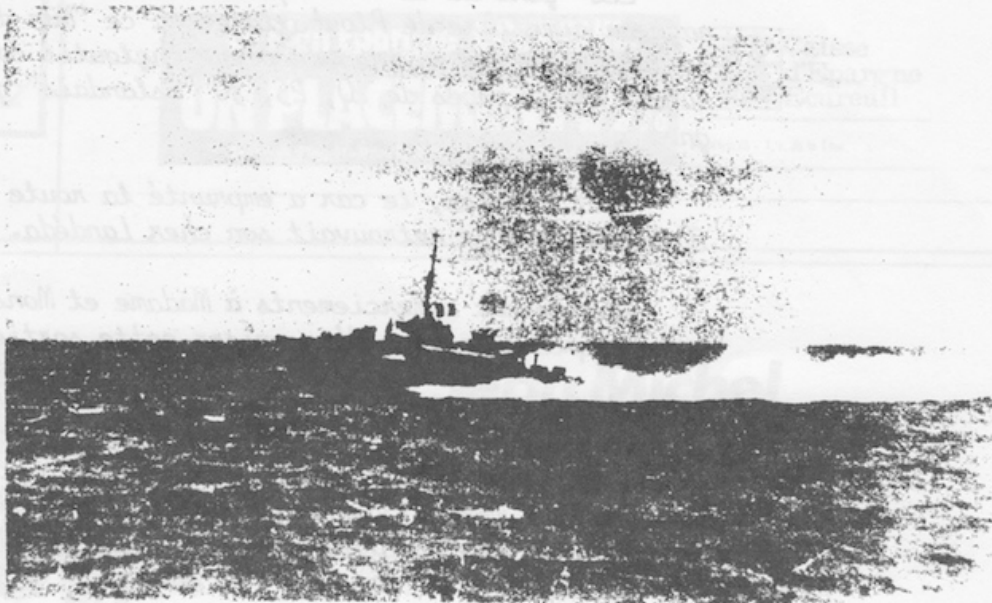
3.- Les premiers bateaux alliés à toucher notre port à la Libération furent les M.T.B. (Motor Torpedo Boats). Qui se souvient de ces vedettes rapides, de leurs caractéristiques (dimensions, puissance, vitesse, etc ...).

À la Libération, les premières unités alliées à fréquenter le port de l'Aber-Wrac'h furent des vedettes rapides anglaises M.T.B., un sigle désignant les "Motor Torpedo Boats" (vedettes lance-torpilles). C'est ainsi qu'on vit débarquer chez nous de jeunes officiers des Forces Navales Françaises Libres, hébergés à l'Hôtel Belle-Vue, chez l'excellente Madame Bocquelet. Certains, comme les actuels Amiraux Bigot de Cazanove ou Thierry d'Argenlieu entre autres, ont ensuite, comme on dit, "fait leur chemin". (1)

Monsieur Stéphan a bien voulu nous documenter sur ces petits bâtiments que nous voyions, dans un nuage d'écume, foncer au large à 40 noeuds.

Monsieur Yves Stéphan dont la famille est originaire de Landéda, est actuellement domicilié à Quimper. Incorporé au cours de la dernière guerre dans les Forces Navales Françaises Libres : il a bien voulu nous adresser, suite à notre question du précédent "Coin des Fouineurs", des renseignements précis sur ces fameuses "M.T.B."

D'une longueur de 21,30 m, d'une largeur de 5,50 m et d'un tirant d'eau de 1,85 m, ces petits bâtiments étaient mus par 3 moteurs "Packard" de 1.200 chevaux (!) auxquels s'ajoutaient deux moteurs auxiliaires de 75 chevaux. Ils pouvaient atteindre 42 noeuds de vitesse soit 78 kilomètres à l'heure. Leur rayon d'action atteignait 420 milles.



(1) - Figurait également parmi ces officiers, le Contre-Amiral Edouard Talarmin, nouveau Conseiller Général du Finistère, originaire de Portsall.